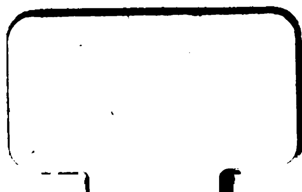


N
Alma

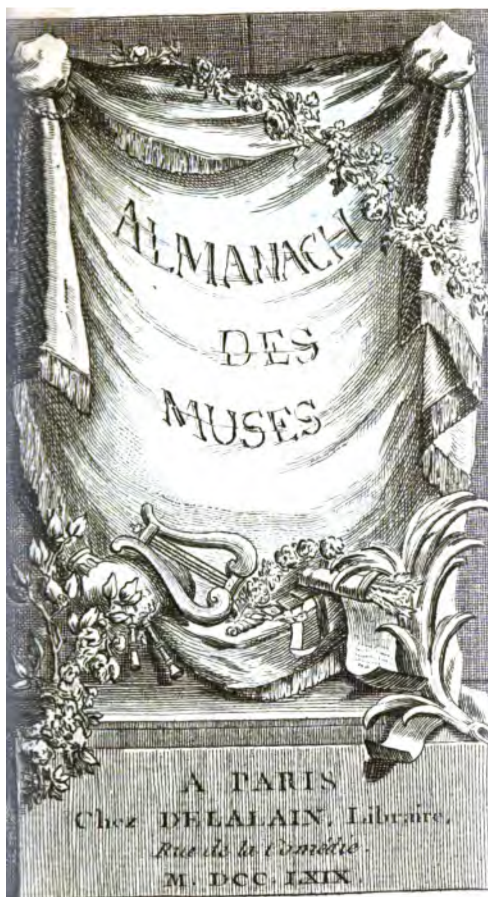
NK

ALMANACH

DES

MUSES.

1769.


ALMANACH
DES
MUSES
A PARIS
Chez DELALAIN, Libraire,
Rue de la Comédie.
M. DCC. LXIX.



AVERTISSEMENT.

LA forme de ce recueil eſt à préſent fixée ; on a ſeulement diminué le nombre des notes, autant qu'il a été poſſible, afin d'éviter la ſécheresse & la monotonie des remarques grammaticales.

On n'a fait graver aucun air noté ; il s'en eſt trouvé pluſieurs dont la Muſique annonçoit du talent : mais les paroles étoient au-deſſous du médiocre. On ne ſauroit trop recommander aux Muſiciens d'être plus difficiles à cet égard. Il n'eſt guère concevable qu'on faſſe jamais d'excellente Muſique ſur de mauvaiſes paroles.



ALMANACH DES MUSES,

Ou choix des Poésies fugitives de 1768.

SUR LA NOUVELLE ANNÉE.

NON, mes Contemporains, non, lorſque l'an s'achève,
je n'en murmure point ; il s'eſt évanoui :
mais je vois que j'en ai joui ; (1)
je ne vois point ce qu'il m'enlève.

(1) *Il s'eſt évanoui : mais je vois que j'en ai joui.* Tournure un peu proſaïque.

L'INCONSTANCE PUNIE,

Ode anacréontique.

UN papillon, de fleurs en fleurs;
portant ſon hommage infidèle,
déployoit les riches couleurs
& l'inconſtance de ſon aîle.

Chloé dont les jeux, la raiſon
tour-à-tour guident le jeune âge, (1)
qui s'amuſe d'un papillon,
& qui fait réfléchir en ſage,

Chloé voit l'inſecte léger,
s'en ſaiſit : « Enfin, lui dit-elle,
» tu ne pourras plus voltiger,
» ni tromper la roſe nouvelle ! . . .

» Mais non, je te punirai mieux;
» inſenſé, ſors de l'eſclavage;
» un cœur conſtant eſt ſeul heureux:
» va, reprens ton eſſor volage. »

Par M. D'ARNAUD.

(1) Eſt-il exact de dire *les jeux guident le jeune âge?* On trouve dans cette Ode la légereté & la fleur de ſentiment qui conviennent à ce genre de Poéſie.

GALIMATHIAS PINDARIQUE

De Catherine Vadé, cousine de Guillaume Vadé, sur le Carrousel de l'Impératrice de Russie.

Sors du tombeau, divin Pindare;
toi qui célébras autrefois
les chevaux de quelques bourgeois
ou de Corinthe, ou de Mégare;
toi qui possédas le talent
de parler beaucoup sans rien dire,
toi qui modulas savamment
des vers que personne n'entend,
& que l'Académie admire.

Mais commence par oublier
tes petits vainqueurs de l'Elide;
prends un sujet moins insipide;
viens cueillir un plus beau laurier;
cesse de vanter la mémoire
des héros dont le premier soin
fut de se battre à coup de poing
devant les juges de la Gloire.

La Gloire habite de nos jours

dans l'empire (1) d'une Amazone ;
elle la possède & la donne :
mais Thémis, les jeux, les amours
sont en foule autour de son trône ;
viens chanter cette Thalestris
qu'iroit courtiser Alexandre ;
à ses pieds je voudrois me rendre,
si je n'étois en cheveux gris.

Sans doute en dirigeant ta course
vers les sept étoiles de l'ourse,
tu verras dans ton vol divin
cette France si renommée,
qui brille encor dans son déclin ;
car ta Muse est accoutumée
à se détourner en chemin.

Tu verras ce peuple volage
de qui la mode & le langage
regnent dans cent climats divers,
ainsi que ta brillante Grece,
par ses arts, par sa politesse,
servir d'exemple à l'univers.

Las ! il est encor des barbares
jusques dans le sein de Paris,
des bourgeois pesans & bisarres,
insensibles aux bons écrits,

(1) Ne dit-on pas plutôt *habiter un Empire*, qu'habiter dans un Empire ?

des fripons aux regards austères,
persécuteurs atrabilaires
des grands talens & des vertus :
& si dans ma Patrie ingrate
tu rencontres quelque Socrate,
tu trouveras vingt Anitus.

Je m'apperçois que je t'imite :
je veux aux campagnes du Scythe,
chanter les jeux, chanter le prix
que la beauté donne au merite ;
je veux célébrer la grandeur,
les généreuses entreprises,
l'esprit, les graces, le bonheur,
& j'ai parlé de nos sotises.

Par M. DE VOLTAIRE.

Il seroit à souhaiter que les écarts de la plûpart de nos Odes Pindariques ne fussent pas plus inintelligibles que ceux des vers que l'on vient de lire. C'est la Poësie unie à la raison, de la louange sans fadeur, de l'ironie sans fiel.

A UN PATINEUR.

SUR un mince cristal, l'hiver conduit vos pas ;
le précipice est sous la glace :
telle est de vos plaisirs la légere surface ;
glissez, mortels, n'appuyez pas.



A MADAME DE***.

En lui envoyant une nouvelle Édition des Fables de la Fontaine.

VOICI le bonhomme qui fit
cent prodiges qui nous enchantent,
des fables qui jamais ne mentent,
& des bêtes pleines d'esprit (1).
La morale a besoin, pour être bien reçue,
du masque de la fable & du charme des vers;
la vérité plaît moins quand elle est toute nue,
& c'est la seule vierge en ce vaste univers
qu'on aime à voir un peu-vêtue.
Si Minerve même ici-bas
venoit enseigner la sagesse,
il faudroit bien que la Déesse
à son profond savoir joignît quelques appas :
le genre-humain est sourd, quand on ne lui plaît pas.
Pour nous éclairer tous, sans offenser personne,
la savante Minerve a pris vos traits charmans :
en vous voyant, je le soupçonne;
j'en suis sûr, quand je vous entens.

Par M. LE CHEVALIER DE BOUFFLERS.

(1) Antithèses trop recherchées.
Il n'est guères possible de faire des vers d'un tour d'esprit plus agréable & plus flateur.

ÉPITRE

SUR LES VERS DE SOCIÉTÉ.

J'AI promis des vers à Conſtance ;
pour moi ſon ordre eſt une loi :
qu'un regard ſoit ma récompenſe.
Il eſt vrai qu'avec répugnance,
j'ai d'abord reçu cet emploi ; (1)
je hais le triſte perſonnage
de ces inſipides rimeurs,
qui, dans leur importun ramage,
s'en vont bégayant des douceurs,
qui ne paſſent pas votre fête,
ſans qu'une chanſon toute prête
vous compare à votre patron ;
ne permettent point qu'une femme
mette au jour un petit poupon,
ſans accoucher, après Madame,
d'un petit Poëme avorton ;
enfin qui méritant le nom
des Poëtes de la famille,
chantent & la mere & la fille,
& juſqu'au chien de la maiſon.
D'ailleurs, pour offrir ſon hommage,
ſur-tout pour plaire à la beauté,

(1) Deux vers un peu proſaïques.

parlons avec ſincérité
les vers ſont d'un bien foible uſage!
Les Poëtes les plus vantés
rarement ont eu l'avantage
de plaire aux yeux qu'ils ont chantés.
Leur Muſe, aimable enchantereſſe,
en donnant l'immortalité,
peut chatouiller la vanité,
mais n'excite point la tendreſſe;
le myrte heureux de la Déeſſe
qui préſide à la volupté,
rarement s'éleve à côté
des lauriers brillans du Permeſſe;
le Dieu des vers, je le confeſſe,
du Dieu d'amour eſt peu fêté;
& je plains fort, je vous aſſure,
ces amoureux toujours rimans,
qui doublement à la torture,
& comme auteurs & comme amans,
pour attendrir mieux leur Climène,
vont préſenter à l'inhumaine,
avec l'hommage de leur cœur,
quelque poétique fadeur,
quelqu'innocente chanſonnette
qu'elle parcourt à ſa toilette,
& qu'elle oublie avec l'auteur,
pour quelqu'amant moins bon rimeur,
mais des charmes de la coquette
bien plus ſolide adorateur. (2)

(2) Toute cette tirade eſt jettée avec une liberté ſingu-

Constance, je pense de même : (3)
on peut très-bien, en vérité,
dire sans rimer : je vous aime ;
un mot seul vaut un long Poëme,
quand c'est le cœur qui l'a dicté.
D'un amant la brûlante yvresse,
sa douce sensibilité,
sa touchante timidité
près de l'objet qui l'intéresse,
ses yeux au gré de sa maîtresse,
tantôt rayonnant de gaîté,
tantôt éteints par la tristesse,
voilà les preuves de tendresse
dont est jalouse la beauté.

Je sais que l'amant de Glycère,
que nos la Fare, nos Chaulieux,
ont chanté l'Amour & sa mère ;
mais ils chantoient l'Amour heureux ;
l'art des vers fut toujours chez eux
accompagné de l'art de plaire ;
quand ils célébroient leur Bergère,
ils la célébroient sous ses yeux,
& de leurs écrits amoureux
chaque ligne, je le parie,
étoit précédée ou suivie
de cent baisers voluptueux,
ou de Córinne ou de Silvie.

liere ; l'auteur est un de nos Poëtes chez qui l'on trouve davantage des périodes en vers.

(3) Transition négligée.

Pour moi, sans être aimé comme eux,
cependant pour plaire à Constance,
je vais chanter loin de ses yeux :
mais que de talens précieux,
accusant déjà mon silence,
demandent des vers dignes d'eux !
Et ses propos ingénieux
dont le sel piquant nous réveille,
& les accens mélodieux
dont sa voix flatent notre oreille,
& la finesse de ses yeux,
& le sourire gracieux
qui naît sur sa bouche vermeille,
tout vient me charmer à la fois ;
j'hésite embarrassé du choix,
& semblable à la jeune abeille
qui, quand (4) Flore ouvre sa corbeille,
indécise entre les couleurs
& les parfums de mille fleurs,
ne sait où reposer son aîle ;
charmé de mille attraits divers,
j'oublie & la rime & les vers,
& ne sais m'occuper que d'elle.

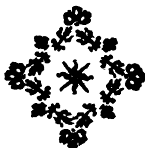
Pour y rêver, plus d'une fois
dans les jardins & dans les bois,
errant avant l'aube nouvelle,
je dis : que n'est-elle en ces lieux ?
sur ces gazons voluptueux,

(4) *Qui, quand ;* monosyllabes qu'il ne falloit pas rapprocher.

je reposerois auprès d'elle ;
ma main de la fleur la plus belle,
parfumeroit ses beaux cheveux ;
plein d'un transport délicieux,
je la conduirois, sous les ombres
de ces bosquets mystérieux :
car à côté de deux beaux yeux,
on sait que les lieux les plus sombres
sont ceux où l'on se plaît le mieux.
Vains regrets ! desir inutile !
Constance, ornement de la ville,
dédaigne la rusticité
de ce champêtre & simple azile ;
allons, le sort en est jetté,
allons près de l'enchanteresse
admirer encor sa beauté,
& me plaindre de sa sagesse.

Par M. l'Abbé DE L**.

Le sujet de cette Epître est tout-à-fait neuf ; & la maniere dont il est traité, décele le talent de M. de L... qui est connu pour l'un de nos meilleurs versificateurs.



ÉPIGRAMME.

UN jour, dans une compagnie,
une femme de quarante ans,
qui de cacher son âge & quelques cheveux blancs
avoit l'imbécile manie,
croyant persuader, crioit à tous venans :
des hommes de nos jours quelle est donc la folie ?
je n'ai vu que trente printems :
ils m'en donnent quarante. Ah ! quelle calomnie !
répondit un plaisant ! que je vous plains, hélas !
que je hais ces langues maudites !
comment ne vous croiroit-on pas,
depuis dix ans que vous le dites ?

Par M. WILLEMAIN D'ABANCOUR.

INSCRIPTION

*Pour le portrait de Madame la Marquise de V**, peinte en Flore.*

AVEC Flore, Vénus a changé de parure,
& pour une guirlande a troqué sa ceinture.

Par M. TRONSON DES HEULIERES.

LE DERVIS ET LA PUCE,

Apologue Oriental.

LE soleil s'élevant sur la voûte azurée,
des régions de l'Empirée,
enfin recommençoit le tour;
la jeune violette émailloit la verdure;
les roses répandoient l'essence la plus pure;
& les chantres des bois, excités par l'amour,
célébroient le printems du jour,
& le réveil de la nature,
quand Mahmoud, un Dervis, un des Saints du Levant,
qui, par esprit de pénitence,
vivoit oisif dans un couvent,
se frotta les deux yeux, s'étendit en bâillant,
arracha de son lit sa dévote existence,
& sur un mont voisin s'avança lentement.
Là, contemplant au loin les rives du Bosphore,
vallon riant, azile heureux,
que des palais voluptueux
à ses regards charmés embellissoient encore,
l'Elu de Mahomet, de plaisir enivré,
laissa germer l'orgueil dans son cœur égaré.
Que l'homme est grand, dit-il! se peut-il que lui-même
oublie aussi souvent sa dignité suprême?

les peuples écaillés qui nagent dans les mers ;
les hôtes des forêts, les citoyens des airs,
le doux parfum des fleurs, le fruit qui les remplace,
les disques radieux de ces globes divers,
qu'ALLAH seme la nuit dans les champs de l'espace,
l'astre éclatant qui les efface,
tout fut fait pour lui seul en ce vaste univers ;
paisible souverain de cet immense empire,
il commence à régner dès l'instant qu'il respire.
O vous, spheres des Cieux, vous sur-tout végétaux,
quadrupedes, poissons, oiseaux,
saluez en moi votre maître !
je suis homme autant qu'on peut l'être,
& je ne connois point d'égaux.
Tandis que ce Dervis, en son erreur profonde,
croyoit que les lions à le servir bornés,
pour lécher ses pieds fortunés,
viendroient humblement à la ronde,
une Puce à loisir voltigeoit sur son nez,
& pensant être là sur le trône du monde,
de bonne foi s'imaginoit
qu'elle seule déterminoit
les divers mouvemens de la machine ronde.
Je suce ton sang, je le boi,
disoit-elle, vil solitaire,
& pourtant ici (1) de la terre
tu te vantes d'être le roi !
Seroit-il vrai que tu le crusses ?

(1) *Et pourtant ici*, ces deux adverbes rapprochés ne font pas un bon effet.

apprens, mortel superbe, apprens enfin de moi,
que tu ne fus créé que pour nourrir les Puces.

Par M. SAUTEREAU DE BELLEVAUD.

Cette Fable m'a paru bien écrite, & le sens en est très-philosophique.

A MADEMOISELLE DACHÉ,

Déguisée en Militaire.

MONTRE-TOI tour-à-tour
en Vénus, en Amour:
tu ne saurois manquer de plaire,
jeune & belle Daché;
sous le corset d'une Bergère,
l'Amour souvent t'a prise pour Psyché:
tu te fais voir au bal en jeune Militaire:
sous ces nouveaux habits,
la Reine de Cythère
te prend pour Adonis.

Par M. LE MARQUIS DE ST. JUST.



A MONSIEUR DE**.

QUE les Dieux, béniſſant le cours
de ton heureux pélerinage,
te donnent le plus beau des jours;
qu'ils chaſſent les vents & l'orage,
& ne laiſſent que le nuage
qui doit amener les Amours!
Dans cette agréable retraite,
que ton ſort ſera fortuné!
la Notre-Dame d'Epinai
vaut mieux que celle de Lorette.
Je voudrois pouvoir avec toi
porter aux pieds de la Déeſſe,
un cœur digne d'elle & de moi:
mais, cher ami, de la pareſſe
cenſeur & jouet tour-à-tour,
je l'accuſe (1) & la ſuis ſans ceſſe;
j'en fais autant avec l'Amour;
à quoi nous ſert donc la ſageſſe?

(1) *J'accuſe la pareſſe.* Eſt-ce bien là le terme propre?



ÉPITRE

A M. LE COMTE DE***.

AIMABLE imitateur du sage Anacréon,
que j'aime la féconde ivresse
de ton imagination,
qui s'élevant du sein de la paresse,
sur des sujets de toute espéce
répand avec profusion
les agrémens, les fleurs & la richesse
de la brillante invention!
Ainsi l'amante de Titon,
sortant d'une langueur à l'univers fatale,
remonte sur son char & vient sur l'horison
semer le rubis & l'opale;
ainsi, le front de roses couronné,
des folâtres plaisirs, des jeux environné,
l'Amour, des bosquets de Cythère,
où son pouvoir languissoit enchaîné,
s'élève, & va regner sur la nature entiere.
Tous ses attraits respirent dans tes vers;
la Nymphe dont l'Ida se vante,
y vient de sa corne abondante
épancher les trésors divers.
Qu'orgueilleux de porter une chaîne trop dure,

l'esprit de ton essor murmure :
libre dans tes travaux (1) où Vénus te sourit,
inspiré par le cœur, que t'importe l'esprit,
le monde entier & sa censure,
quand le sentiment t'applaudit ?
Mais des suffrages unanimes
ne goûtes-tu pas les douceurs ?
les beaux yeux d'Eglé sur tes rimes
fixent leurs regards enchanteurs.
Le Dieu du goût & la belle nature
eje ttent ces bouquets, que, d'une avare main,
l'art a cueillis avec mesure,
& qu'il arrange avec dessein.
Les corbeilles de fleurs que les Graces demandent
dans les jours solemnels,
aux innocentes mains qui parent leurs autels,
sans choix de tous côtés s'ouvrent & se répandent.
Zéphire, dans son vol léger,
embrasse l'empire de Flore ;
le jeune oiseau, de verger en verger,
court célébrer le Printems & l'Aurore.
Vénus va de Paphos quitter les bords chéris,
& revoler au céleste lambris :
sa main nonchalamment attache sa ceinture,
qu'elle abandonne aux jeux des Amours & des Ris ;
elle n'a point de l'art consulté l'imposture,

(1) *Dans tes travaux où*..... Cet *où* là est-il bien exact ?

& d'un désordre heureux elle tient sa parure;
l'or de ses blonds cheveux tout parfumé d'encens
cede avec grace aux doux efforts des vents;
de son sein ravissant le corail & l'albâtre,
loin d'être emprisonnés dans un voile envieux,
se laissent entrevoir à l'œil qui l'idolâtre, (2)
& de roses sans nombre elle enrichit les cieux.
Suis, mon cher Comte, un si charmant modèle,
& dans tes vers exhalés de ton cœur,
laisse avec toute sa candeur
se déployer cette ame & si pure & si belle;
pour qui l'art le plus simple est un fard imposteur.
Imite ce beau fleuve: il descend des montagnes,
sans resserrer son cours majestueux,
& dédaignant les replis tortueux,
se répand tout-à-coup dans les vastes campagnes.
D'une nappe d'argent, les champs au loin couverts,
retiennent dans leurs flancs mille germes divers.
Ce ruisseau qu'une digue arrête dans sa course,
roule des flots ingrats que l'art trop inhumain
fait bientôt expirer dans ses prisons d'airain,
à peine échappés de leur source. (3)
Des Amours le chantre touchant,
ton rival & mon premier maître,
à la fille d'Auguste auroit moins plu peut-être;

(2) Il semble qu'il faudroit *qui les idolâtre*. La construction de la phrase ne permet guère de rapporter *qui l'idolâtre*, au sein ravissant.

(3) *A peine échappés de leur source* est bien près *des prisons d'airain*.

IMITATION

DE L'ODE DE CATULLE : Passer deliciæ &c.

FORTUNE' Passereau, ton sort est trop heureux!
tu fais tous les plaisirs de ma jeune maîtresse;
elle-même t'excite à becqueter sans cesse
ou ses doigts délicats, ou son sein amoureux.

Ce jeu devient pour elle une douce habitude;
du feu qui la consume il appaise l'ardeur;
il ramène à propos le calme dans son cœur,
& bannit pour un tems sa tendre inquiétude.

Ah! s'il m'étoit permis, dans mes ennuis pressans,
de jouer avec toi comme fait cette belle;
ou bien si, comme toi, folâtrant avec elle,
je pouvois soulager les maux que je ressens!

Que j'oublirois bientôt le tourment que j'endure!
j'aurois plus de plaisir qu'Athalante autrefois
n'en eut au doux moment où réduite aux abois,
pour son heureux vainqueur elle ôta sa ceinture.

Par M. RIGOLEY DE JUVIGNY.

Cette Ode est remarquable par l'harmonie la plus agréable & la plus douce.

A ZÉMIS

A ZÉMIS,

Pendant mon séjour à la Rochelle.

J'AI vu cet élément terrible,
ce mobile empire des vents,
cet amas de flots mugissans
qu'enchaîne un pouvoir invisible;
sous un Ciel toujours agité,
j'ai vu cette mer orageuse
frémissant avec majesté,
rapporter son onde fougueuse
dans le lit qu'elle avoit quitté;
j'ai vu ces hardis édifices,
qui vers les bords les plus lointains,
à travers mille précipices,
s'ouvrent de liquides chemins,
vont à des nations sauvages
porter nos vices & nos fers,
& ramener sur nos rivages
les dépouilles de l'univers.
Mon ame interdite & surprise
goûte un plaisir mêlé d'horreur
à l'aspect des flots en fureur
& de l'homme qui les maîtrise....
Viens, embarquons-nous, ma Zémis;

fuis Paris ; il a ses naufrages :
je te promets des vents soumis ;
un jour pur, un ciel sans nuages :
tu n'as besoin que d'un souris
pour en imposer aux orages. (1)
Les Amours, ces Dieux protecteurs,
dont toujours l'essain t'environne,
deviennent bons navigateurs,
sitôt que la beauté l'ordonne ;
ils auront tous cœur au travail :
les uns tiendront le gouvernail ;
les autres déploîront la voile,
& sur les flots à peine émus,
les Zéphirs par toi retenus,
te feront voguer sous l'étoile
qui t'est commune avec Vénus.
Il est des Isles fortunées
où l'on aime sans en rougir ;
où renouvellant les années,
le tems rajeunit le plaisir.
On ne trouve dans ces retraites
ni méchans, ni sots indiscrets,
ni ces expirantes coquettes
qu'offensent de naissans attraits,
point d'élégans saupoudrés d'ambre
exigeant qu'on brûle pour eux,
ni Gentilshommes de la chambre
qu'il faille aimer une heure ou deux.
Là, dans un temple de feuillage,

(1) Idée peu naturelle.

ſur un autel orné de fleurs,
la nature unira nos cœurs
ſi bien faits pour lui rendre hommage;
nous ſerons libres, amoureux,
& tranſporté ſur ces rivages
l'Européen ingénieux
rira bien de nos ſimples jeux,
& nous prendra pour des ſauvages
aſſez ſots pour n'être qu'heureux.
Mais où m'égare mon délire?
Ce n'eſt qu'un rêve, ma Zémis.
Reſtons où le ſort nous a mis;
pourquoi changerois-tu d'empire?
Le Dieu qui me tient dans tes fers,
te fit pour un brillant théâtre;
ton joli nez que j'idolâtre,
n'eſt point trouſſé pour les déſerts.
Adieu mon Iſle & mon bocage;
tout examen fait, demeurons;
c'eſt le plus ſûr & le plus ſage,
& parmi ce monde volage,
où l'Amour reçoit tant d'affronts,
aimons-nous, quelque ſoit l'uſage,
le plus long-tems que nous pourrons.

Par M. DORAT.

Il y a de la force & de la nobleſſe dans le commencement [de] cette Epître. La ſuite étincelle de traits ſpirituels & pi[qu]ans.



VERS

Gravés au bas du portrait du Roi de Danne-marck, lors de son voyage à Paris, au mois d'Octobre 1768.

Les roses de l'himen & le trône des Rois
ne l'ont point retenu dans leur chaîne (1) flateuse:
il voyage, il instruit sa raison lumineuse (2)
par les tableaux divers & des mœurs & des loix.
S'il s'arrête en ces lieux, séduit par notre hom-
mage,
heureux peuple Danois, n'en soyez pas jaloux:
le destin l'a formé pour regner parmi vous;
notre art ne peut ici fixer que son image.

Par M. l'Abbé LE BEAU DE SCHOSNE.

(1) *La chaîne des roses de l'himen & du trône des Rois*; Expression peu intelligible.

(2) *Il instruit sa raison lumineuse*. Si elle est lumineuse, pourquoi l'instruire? D'ailleurs, dit-on bien: *instruire sa raison*?

Les quatre derniers vers sont bien tournés, & la pensée de la fin est neuve. Le séjour du Roi de Dannemarck à Paris est un des évènemens les plus remarquables de l'année; les Muses Françoises se sont empressées à l'envi de célébrer les qualités aimables & les vertus de ce jeune Prince. On trouvera dans ce recueil beaucoup d'autres pieces en son honneur.

CHANSON RUSTIQUE
DE DARINEL.

ADIEU, ville, vous command : (1)
il n'eſt plaiſir que des champs.

L'autre hier trouvai Silvette
ſon petit troupeau gardant ;
quand je l'apperçus ſeulette,
l'amour allai demandant.
Adieu, ville, &c.

A quoi penſez-vous, Bergère,
en cette fleur de quinze ans ?
La beauté paſſe légère,
comme la fleur au printems.
Adieu, ville, &c.

Fille qui ne fait ami
de tout ſon deſir content ;
on ne fait cas ne demi
de ſon teint, de ſon corps gent.
Adieu, ville, &c.

Il vous donnera ceinture,

(1) *Vous command*, vous laiſſe.

demi-ceint ferré d'argent,
rouge cotte, & la doublure
plus que l'herbe verdoyant.
Adieu, ville, &c.

A la fête aurez la danse
& le joyau triomphant :
lors vis à sa contenance
qu'elle s'alloit échauffant.
Adieu, ville, &c.

Répond qu'elle est si jeunette
que n'entend mon prêchement ;
mais qu'on dit qu'en amourette
n'y a que peine & tourment.
Adieu, ville, &c.

Depuis l'épie au passage ;
tant que la trouvai filant
à l'orée du botage, (2)
près de son troupeau béelant.
Adieu, ville, &c.

Dieu garde la Filandiere
& celui qui l'a surprend !
elle regarde derriere,
& un doux salut me rend.
Adieu, ville, &c.

(2) *A l'orée*, au bord.

Belle, dis-je, à ce solage, (3)
vous hâlez votre teint blanc :
vous seriez mieux à l'ombrage
de ce petit coudre franc.
Adieu, ville, &c.

Voici un chapeau de paille,
un couvre-chef tavolant : (4)
combien que le don peu vaille,
le cœur est franc & vaillant.
Adieu, ville, &c.

Je l'affuble, & lui déclaire
que de soif allois mourant :
me mène à la source claire
où lui dis le demourant. (5)

Adieu, ville, vous command :
il n'est plaisir que des champs.

(3) *Solage*, ardeur du soleil.

(4) *Tavolant*, de toile, d'où est venu *Tavaiole*.

(5) *Le demourant*, le reste.

Un homme de lettres très-estimé a bien voulu me communiquer cette Chanson ancienne, qui est peu connue, & qui m'a paru un chef-d'œuvre de naïveté.



IMPROMPTU

*A M. de Ch**, qui venoit de réciter à l'Auteur quelques vers qu'il appelloit ses péchés.*

Vous êtes dans la saison
des plus aimables foiblesses ;
puissiez-vous servir vos maîtresses,
comme vous servez Apollon !
Entre des vers & vos Lisettes,
goûtez le destin le plus doux :
votre confesseur est jaloux
des jolis péchés que vous faites.

Par M. de Voltaire.

MADRIGAL.

Vous demandez en quoi, jeune & belle Amélie,
diffèrent une montre & vos attraits puissans :
la montre marque les instans,
& près de vous on les oublie.

Par M. François de Neufchateau.

C'est la pensée du Cardinal de Polignac que l'Auteur a mise en vers.

L'ANE ET SON MAITRE,

FABLE.

UN Ane des plus sots prétendoit faire accroire
que sa cervelle étoit un trésor de bon sens ;
on en parleroit dans l'histoire ;
les Dieux avoient sué vingt ans,
pour former les ressorts qui jouoient là-dedans ;
raison, sagesse, esprit, mémoire,
il avoit tout en un degré parfait ;
si l'avenir regrette un Socrate baudet,
la race des baudets lui devra cette gloire.
Ayant presque l'orgueil humain,
il résiste un jour à son maître,
& refuse tout net de marcher au moulin ;
cet emploi dégradoit son être :
le beau métier pour un Caton !
Ha ! je trouve celui-là bon,
dit Gros-Jean le Meunier, & que prétens-tu faire ?
« Penser, reprit l'aliboron ;
» je ne veux plus désormais d'autre affaire ;
» faites porter vos sacs à quelque Ane vulgaire,
» & respectez un sage comme moi ».
Le bonhomme se tut. Quelle mouche le pique,
disoit-il en lui-même ? il est fou sur ma foi ;

au bon Damis : pour vous faire enrager,
mon cher Lecteur, Eglé restera sage,
& du mari l'honneur est sans danger.
Madame, un soir, après la Comédie,
rentre chez elle : aimable compagnie,
cercle brillant : on apporte un billet ;
elle ouvre .... O Ciel ! méprise de valet.
Eglé rougit & regarde à l'adresse.
Or vous saurez que le susdit poulet
est pour Damis, que certaine Comtesse
vers le minuit rendez-vous lui donnoit,
& que d'un mot l'ortographe mal mise,
peut d'un valet excuser la méprise.
La belle Eglé prend son parti soudain ;
en un clin d'œil, elle devient charmante ;
noble enjoûment, gaîté vive & piquante
sont mis en jeu ; le soupé fut divin ;
nul quolibet, des contes agréables ;
les gens d'esprit, les convives aimables
étinceloient ; les sots, les ennuyeux
furent bruyans, ne pouvant faire mieux.
Madame avoit cette coquetterie
qui plaît, enflamme, amuse tour-à-tour,
& qui permet à la galanterie
de ressembler quelquefois à l'amour :
or devinez si chacun vouloit plaire.
Mais savez-vous sur qui le charme opère
plus puissamment ? c'est sur notre mari.
De son bonheur avisé par autrui,
de la tendresse il a pris le langage ;

malgré l'affront de paroître amoureux;
un air folâtre, un riant badinage
cachoit, montroit ses transports & ses feux;
chacun sourit, on s'en va : bon voyage.
Damis est seul; voilà Damis heureux;
même on prétend que dans cette occurence
un doux refus, une adroite défense
fit d'un époux un amant merveilleux.
A pareil trait, on ne pouvoit s'attendre:
mais un mari s'étonne d'être aimé;
on est surpris, on veut aussi surprendre,
l'honneur s'en mêle, on se trouve animé.
Damis se croit vainqueur de l'aventure;
baissant les yeux, sa modeste moitié
prend plaisamment un air humilié:
écoutez-moi, Damis, je vous conjure;
je sens, dit-elle avec timidité,
qu'à vous fixer je ne dois pas prétendre;
à la raison, je sens qu'il faut me rendre,
& vous céder à la société.
Fais comme vous....— O Ciel, êtes-vous folle?
songez-vous bien...— Oui, Monsieur, je m'immole.
Lisez...Eh bien! reprit-on d'un air doux,
vous n'allez pas bien vîte au rendez-vous!
Qui! moi! j'y suis... Le mot est bien aimable:
mais songez-vous qu'une femme adorable
en ce moment... ah! du moins écrivez.
Ecrire! Et quoi?... Je le veux; vous devez
une réplique à la tendre sémonce:
alors Damis confus, un peu troublé;

je ne dois rien, dit-il, & mon Eglé
a tout surpris, la lettre & la réponse.

Par M. DE CHAMFORT.

Il y a de l'esprit dans ce conte; la fin est heureuse, & l'auteur a bien saisi le ton des gens du monde : mais sa maniere de narrer est peu naturelle, & on rencontre des especes de cahotemens continuels dans son style.

MADRIGAL.

QUE j'aime à voir Iris, dans ces riantes plaines,
des riches dons de Flore embellir ses cheveux !
que j'aime à voir les Zéphirs amoureux,
au gré de leurs douces haleines,
en faire voltiger les nœuds !
Goûtez votre bonheur extrême ;
rendez de vos plaisirs les Dieux même jaloux ;
volez, charmans Zéphirs ; caressez ce que j'aime :
heureux si je n'ai point d'autres rivaux que vous !



ÉPITRE
A MADEMOISELLE DE**.

Ils ne sont plus ces tems heureux
où mon ame simple & novice,
plus pure que les plus beaux cieux,
ignoroit ce fard dangereux
dont souvent s'embellit le vice!
le plus innocent artifice
lui sembloit un art odieux.
Tel qu'un beau lys, l'amour de Flore
par le Zéphire corrupteur,
n'a-point vu profaner encore
ce velouté, cette candeur,
cet éclat dont il se décore
à l'œil charmé du spectateur;
ou tel qu'une claire fontaine
dont le moindre souffle envieux
n'a point tari cette onde vaine
d'un pur cristal (1) qui rit aux yeux:
tels sont les charmes de l'enfance;
telle étoit l'aimable pudeur
qui coloroit mon innocence,
fidelle image de mon cœur.

(1) *Une onde vaine d'un pur cristal.* De pareilles hardiesses n'étendroient-elles pas trop le pouvoir de la Poésie?

Mes discours, exempts d'imposture,
brilloient par leur simplicité ;
mon esprit, sans ton apprêté,
étoit l'esprit de la nature,
& j'en avois la vérité.
Vous futes, Æglé, la premiere
qui vintes lancer en mon sein
ce trait rapide de lumière,
ce jour enchanteur dont soudain
avec transport l'ame s'éclaire.
Ainsi la terre tressaillit
au premier rayon de l'aurore,
& semble tout-à-coup éclorre
du sein de la profonde nuit.
Oui, je vous dois ce nouvel être
préférable au premier peut être,
bien plus doux, bien plus séduisant ;
vous me fites enfin connoître
tout le charme du sentiment.
C'est pour vous qu'à ma nouvelle ame
échappa le premier soupir ;
vous fûtes mon premier desir,
je brûlois d'une heureuse flamme
que je ne pouvois définir :
mais que je savois la sentir !
avec quel transport, quelle ivresse,
je vous dis que je vous aimois !
je vous le répétois sans cesse,
& par ma rougeur, j'exprimois
toute l'ardeur de ma tendresse.

Tous mes souhaits les plus flatteurs,
tous mes vœux étoient de vous plaire ;
je vous offrois de simples fleurs,
tribut du cœur le plus sincère ;
si j'en eusse été possesseur,
j'aurois avec la même ardeur
mis à vos pieds la terre entière :
mais je n'avois d'autre grandeur,
d'autre empire, d'autre richesse,
je ne possédois que mon cœur,
& vous en étiez la maîtresse.
Hélas ! ces beaux jours enchanteurs,
ces doux plaisirs du plus bel âge,
ont fui comme l'ombre volage ;
ils ne sont plus : d'autres erreurs,
d'autres goûts, de nouvelles mœurs,
un nouveau cœur est mon partage.
Peut-être qu'avec plus d'esprit,
je pourrois dire : je vous aime :
mais je ne rougis plus de même,
& ma tendresse s'enhardit.
Mon histoire est, je crois, la vôtre,
à quelque bagatelle près.
Entendons mieux nos intérêts,
en nous pardonnant l'un à l'autre ;
aimons-nous sur de nouveaux frais.
N'avons-nous plus cette ame pure
dont nous regrettons la candeur ;
employons si bien l'imposture,
que par une flateuse erreur,

nous prenions l'art pour la nature,
& notre esprit pour notre cœur.
Si le passé ne peut renaître,
au présent, bornons nos desirs;
pour quiconque sait les connoître,
il est toujours de vrais plaisirs.

Par M. D'ARNAUD.

Ces vers sont coulans & naturels; on les donne ici d'après une copie corrigée & avouée par l'auteur.

A UNE JOLIE FEMME

Qui se plaignoit de ce qu'on bâtissoit chez elle.

AMPHION, en touchant la lyre,
vit des remparts mouvans s'élever sous ses pas:
pour faire plus que lui, vous n'avez qu'à sourire;
si ce charme ne suffit pas,
chantez: chaque pierre docile
en colonnes de fleurs va s'arrondir soudain;
votre rival construisit une ville;
mais à Vénus il ne faut qu'un jardin.

Par M. DORAT.



LETTRE

De Madame la Marquiſe d'Antremont à M. de Voltaire, en lui envoyant quelques Poéſies.

MONSIEUR,

UNE femme qui n'eſt pas Madame Desforges Maillard, une femme vraiment femme, & femme dans toute la force du terme, vous prie de lire les pieces renfermées ſous cette enveloppe ; elle fait des vers, parce qu'il faut faire quelque choſe, parce qu'il eſt auſſi amuſant d'aſſembler des mots que des nœuds, & qu'il en coûte moins de ſymmétriſer des penſées que des pompons. Vous ne vous appercevrez que trop, Monſieur, que ces vers lui ont peu coûté, & vous lui direz que

Des vers faits aiſément ſont rarement aiſés ;

elle ſe rappelle vos préceptes ſur ce ſujet & ceux de Boileau, qui partage avec vous l'avantage de graver ſes écrits dans la mémoire de ſes lecteurs, & d'inſtruire l'eſprit ſans lui demander,

des efforts. Vos principes & les ſiens ſont admirables : mais ils ne s'accordent pas avec la légéreté d'une perſonne de vingt-un ans qui a beaucoup d'antipathie pour ce qui eſt pénible. Heureuſement je rime ſans prétention, & mes ouvrages reſtent dans mon porte-feuille. S'ils en ſortent aujourd'hui, c'eſt parce qu'il y a long-tems que je deſirois d'écrire à l'homme de France que je lis avec le plus de plaiſir., & que je me ſuis imaginée que quelques pieces de vers ſerviroient de paſſe-port à ma lettre. Je n'ai point eu d'autres motifs, Monſieur.

Il eſt des femmes beaux eſprits :
à Pindare autrefois, dans les champs olympiques,
Corinne des ſuccès lyriques
très-ſouvent diſputa le prix.
Pindare aſſurément ne valoit pas Voltaire ;
Corine valoit mieux que moi.
Qu'il faudroit être téméraire
pour entrer en lice avec toi !
mais je le ſuis aſſez pour deſirer de plaire
à l'écrivain dont le goût eſt ma loi.
Si tu daignois ſourire à mes ouvrages,
quel ſort égaleroit le mien ?
tu réunis tous les ſuffrages,
& moi je n'aſpire qu'au tien.

Il ſeroit bien glorieux pour moi, Monſieur, de l'obtenir. N'allez pourtant pas croire que

j'ose me flatter de le mériter : mais croyez qu'à rien ne peut égaler les sentimens d'estime & d'admiration avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c. D'ANTREMONT.

A Aubenas, ce 4 Février 1768.

RÉPONSE
DE M. DE VOLTAIRE.

VOUS n'êtes point la Desforge-Maillard ;
de l'Hélicon ce triste hermaphrodite
passa pour femme, & ce fut son seul art ;
dès qu'il fut homme, il perdit son mérite ;
vous n'êtes point, & je m'y connois bien,
cette Corinne & jalouse & bisarre,
qui, par ses vers où l'on n'entendoit rien,
en déraison l'emporta sur Pindare :
Sapho plus sage, en vers doux & charmans,
chanta l'amour ; elle est votre modèle ;
vous possédez son esprit, ses talens ;
chantez, aimez : Phaon sera fidèle.

Voilà, Madame, ce que je dirois si j'avois l'âge de vingt-un ans : mais j'en ai soixante-quatorze passés ; vous avez de beaux yeux sans

doute : cela ne peut être autrement, & j'ai presque perdu la vue ; vous avez le feu brillant de la jeunesse, & le mien n'est plus que de la cendre froide ; vous me ressuscitez : mais ce n'est que pour un moment, & le fait est que je suis mort. C'est du fond de mon tombeau que je vous souhaite des jours aussi beaux que vos talens.

J'ai l'honneur d'être, &c. VOLTAIRE.

A Ferney, Pays de Gex, le 20 Février.

A UNE JEUNE FRAMAÇONNE,

Le jour de sa Réception.

DEPUIS que vous êtes des nôtres,
l'Amour pend la truelle aux traits de son carquois ;
notre ordre vous tient sous ses loix :
mais tous les cœurs sont sous les vôtres.

Par M. LEMIERE.



VERS

Présentés à Sa Majesté le Roi de Dannemarck par Madame Wildin de Gluckstad, dans le Duché d'Holstein.

PRINCE auguste, à votre passage,
votre sujette, à vos genoux,
hésitoit à vous rendre hommage :
mais l'indulgence est de votre âge,
& j'espère un regard de vous.
Dans le milieu de sa carrière,
le char du jour impérieux
fait baisser notre humble paupière :
mais le matin laisse à nos yeux
contempler sa douce lumière,
& votre jeune Majesté,
qui n'a que dix-neuf ans encore,
permettra-t-elle avec bonté
que ma voix foible & peu sonore
la harangue à son déboté ?
De près vous avez visité
ce peuple penseur & sévère
qu'entête le charbon de terre
& les vapeurs de liberté ;
le Quakre qui ne sourit guère,

le chapeau cloué ſur le front,
découvrant votre eſprit profond
ſous des dehors ſi faits pour plaire,
aura quitté ſon flegme auſtère ;
le ſang plus qu'à demi gelé
du pâle conſomptionaire,
tout-à-coup aura circulé ;
vous aurez vu de près ces criſes,
ces trois pouvoirs ſans ceſſe aux priſes ;
le ſceptre Anglois eſt un roſeau
ſouvent plié par les orages :
qu'aurez-vous dit à ce tableau,
vous abſolu ſur vos rivages ?
Vous voici ſous un ciel nouveau :
maintenant vous voyez la France,
peuple dont le Prince à ſon gré
exerce une heureuſe puiſſance,
non moins obéi qu'adoré, (1)
peuple qui veut paſſer pour ſage,
n'ayant que les plaiſirs pour loix,
chez qui l'on eſt jeune à tout âge,
auſſi brave que le Danois,
mais plus frivole & plus volage.
Vous irez, en quittant nos bords,
dans ce beau pays d'Auſonie,
où les murs rendent des accords,
où le peuple & les Monſignors

(1) La conſtruction de la phraſe n'indique peut-être pas aſſez à qui ce vers ſe rapporte.

ſont

ſont tous ſujets de l'harmonie ;
vous le verrez ce carnaval,
toujours ſi fameux dans Veniſe ;
vous y conduirez la mépriſe ;
chacun s'y croira votre égal.
C'eſt là qu'en ſtyle de ruelle
& prodigue de faux ſermens,
j'ai grand'peur que vos paſſe-tems
ne ſoient de tromper bien des Belles.
Vous rentrerez trop tard pour elles
au ſein de vos états heureux :
vous rentrerez trop tard pour eux,
de Dédale euſſiez-vous les aîles.

A MLLE DUPOIX.

AMANS des onze mille vierges,
vous êtes d'inſenſés mortels!
vous n'avez point, pour tant d'autels,
aſſez d'offrandes ni de cierges.
Dix pucelles en tout, de mes vœux épurés,
ſont & ſeront toujours les objets révérés ;
Dupoix eſt la plus jeune, & j'en fais ma Corine :
les neuf autres, on les devine
à ces vers amoureux qu'elles m'ont inſpirés.

Par M. PIRON.

A M. LE PRINCE DE CONDÉ.

Mars dès long-tems se voyoit oublié;
à peine quelques fous l'incensoient sur la terre;
Vénus aux Cieux ne s'en occupoit guère;
il avoit l'air d'un Dieu disgracié:
armé de pied en cap, il arrive à Cythère
au son du fiffre & des tambours,
& veut, d'un coup de cimeterre,
exterminer tous les Amours.
Sous une grotte sombre & de fleurs tapissée,
il apperçut Venus mollement renversée :
Vénus entre ses bras tient un guerrier charmant;
elle s'enchaîne à lui par le nœud des caresses,
& des cheveux de son amant,
sa main d'albâtre éparpille les tresses.
Par cent petits Amours, le bosquet est gardé;
de myrthe & de laurier, ils sement la fougère;
ils comptent en riant les soupirs de leur mère,
& murmurent tout bas : vive papa Condé!
Quoi! dit Mars, ce héros me poursuivra sans cesse,
à Cythère, au combat toujours victorieux!
S'il résiste à mon bras, qu'il cede à mon adresse;
trompons-le par le bruit du clairon belliqueux;
présentons la gloire à ses yeux,
il va pour y courir me rendre ma maîtresse.

Par M. DORAT.

COUPLETS
*A Mlle. F**. que l'Auteur appelloit sa femme.*

AIR : *De la Baronne.*

QUE de ma femme
j'aime le folâtre enjoûment !
constant dans ma nouvelle flamme ;
je ne ferai jamais l'amant
que de ma femme.

Les plus sauvages
des habitans de l'univers,
lui rendroient d'amoureux hommages ;
elle embelliroit les déserts
les plus sauvages.

De sa toilette,
l'art n'ordonne point les apprêts ;
lys & roses rien n'est d'emplette :
la nature fit tous les frais
de sa toilette.

Sous cette gaze,
oh ! quels objets délicieux !
à leur aspect, mon cœur s'embrâse ;
ne porterai-je que les yeux
sous cette gaze ?

Par M. SAUTEREAU DE BELLEVAUD.

VERS
SUR UN MARIAGE.

L'Amour de l'Hymen est jaloux,
& de la pompe qu'il apprête ;
il veut disposer de la fête
& du plaisir de nos époux ;
à tant d'ardeur, à cet air tendre,
ces transports, ces empressemens,
il les a pris pour des amans :
puisse-t-il toujours s'y méprendre !

MORALITÉ.

Les beaux esprits ne sont pas les plus grands,
au Théâtre comme au Parnasse ;
si l'intrigue ne les y place,
ils n'obtiendront jamais les premiers rangs.
Ce sont de simples coloristes
que tout homme de goût distingue des Auteurs ;
ils sont communément séduisans coloristes,
& jamais grands compositeurs.

Par M. l'Abbé Mangenot.

ÉPITRE A M. WILKES.*

JADIS dans un juste équilibre,
on vous vit, la balance en main,
peser les droits du souverain
& ceux d'un peuple toujours libre,
fier d'avoir acquis autrefois,
par la vertu de ses ancêtres,
le pouvoir de créer des loix,
& le droit de juger ses maîtres;
fertile en excellens bons mots,
on vit votre plume caustique
répandre le fiel à grands flots,
& sur la grandeur tyrannique,
& sur la bassesse des sots;
dans vos écrits, mâle, énergique,
je vous ai vu marcher l'égal
de ce célèbre satyrique
qu'on place auprès de Juvenal,
& bravant l'orgueil despotique
des rangs & de la dignité,
du glaive de la majesté

* Tout ce qui a rapport à M. Wilkes, a pris cette année un nouveau dégré d'intérêt. Ce célèbre exilé vient d'être rappellé dans sa patrie, & nommé Député au parlement. Jamais élection ne s'est faite avec plus d'éclat.

frapper le magiſtrat inique ;
& le courtiſan hébété ,
& le pontife fanatique ;
je vous ai vu couler vos jours ,
amant de la belle nature ,
entre les Arts & les Amours ,
près d'Ariſtipe & d'Epicure ;
je vous ai vu de fleurs en fleurs ,
comme le papillon volage ,
promener vos douces erreurs
ſur tous les objets du bel âge ,
& ſur les pas de la raiſon ,
ſemer , nouvel Anacréon ,
quelques grains de libertinage :
mais l'Amour , ce Dieu bienfaiſant ,
qui dès le berceau fut mon maître ,
juſqu'à ce jour d'aucun préſent
n'avoit ſu conſoler votre être , (1)
comme il le conſole à préſent.

Ce Dieu , qui donne des entraves
au mortel le plus révolté ,
a mis au rang de ſes eſclaves
le héros de la liberté ;
ce Républicain intrépide ,
qui brava les plus grands revers ,
des mains d'une beauté timide
vient à Paris prendre des fers.

De l'Amour ſéduiſante image ,

(1) *Ne conſoler un être d'aucun préſent.* Expreſſion peu naturelle.

Dorine soumet à la fois
& l'insensible & le volage :
mais en vérité je lui crois
les goûts inconstans de son âge ;
à la fraîcheur de son beau sein,
à sa taille fine & légère,
on voit que Flore un beau matin
en accoucha sur la fougère : (2)
mais ne peut-elle réunir
toutes les graces de sa mere,
& l'inconstance du Zéphir ?

Votre maîtresse un peu frivole,
peut-être un jour vous quittera ;
comme le tems, l'Amour s'envole ;
elle est jolie, elle croira
qu'elle a quelque droit d'être folle ;
mais que l'amitié vous console
des pertes que l'amour fera !

Ah ! bénissez l'heureux naufrage
qui vous amena parmi nous :
dans un calme fait pour un sage,
l'Europe parle moins de vous :
mais l'Amour vous tient un langage
dont les potentats sont jaloux.
Au fond glacé de la Scythie,
le galant Ovide autrefois
ne menoit pas si douce vie :
témoins les vers tristes & froids
qu'il fit dans sa mélancolie ;

(2) Image que le goût devoit rejetter.

l'hiſtoire dit qu'il regrettoit
& la toilette de Livie,
& tous les plaiſirs qu'il goûtoit
dans les tendres bras de Julie :
mais s'il avoit donné ſon cœur
à quelque Scythe un peu jolie,
charmé d'une ſi douce erreur,
il eût oublié l'Italie,
Rome, la Cour & l'Empereur.
Laiſſez donc vos compatriotes
dans leurs caffés politiquer,
fronder la Cour qui fait des fautes,
& qui fait bien de s'en mocquer ;
tranquille chez vos nouveaux hôtes,
laiſſez vos marchands fabriquer
ce point, ces toiles & ces laines
qu'à la Chine ils vont trafiquer
pour du laque & des porcelaines.
Que nos reſpectables rivaux
nous vantent bien les avantages
que leur donnent dans vingt parages
& leurs comptoirs & leurs vaiſſeaux :
en grands projets, Londres féconde
à ſon ſceptre ſoumet les eaux ;
dans ſon ſein l'or du nouveau monde
coule par différens canaux :
mais par des reſſources nouvelles,
tout cet or refluant chez nous,
ſe fond au creuſet de nos Belles,
& ſert le luxe de leurs goûts.

J'aime à voir que l'une d'entre elles
par sa magie ait fait de vous
le Céladon de nos ruelles ;
j'aime à vous voir à ses genoux,
coulant doucement votre vie
dans un loisir que l'on envie,
des Rois oublier le couroux
& les vœux de votre patrie.
C'est ainsi qu'Achille à Scyros,
auprès de sa Déidamie,
voyoit sa jeunesse endormie
couler dans un heureux repos,
& les Dieux protecteurs de Troye,
du haut de l'Olympe avec joye
voyoient sommeiller le héros.
Mais si cette belle inhumaine,
la Fortune un jour vous sourit,
& vous rappelle sur la scène
avec Temple, Grafton & Pitt,
que le Ministre se souvienne
que mon cœur aima le proscrit !

Par M. LEGIER

M. Legier est un de nos Ecrivains qui réussissent le mieux dans les Poésies légeres ; l'Epître que l'on vient de lire n'est point inférieure à celles qui sont insérées dans les premiers volumes de ce recueil.



A MONSIEUR BERNARD;

En lui envoyant les Fantaisies.

Je parcourois tes écrits enchanteurs ;
l'Amour étoit présent, il notoit tous leurs charmes,
ici c'étoit le tour, là c'étoit les couleurs ;
souvent il effaçoit quelques vers par ses larmes.
L'aimable Dieu qui tailla tes crayons,
me dit en s'arrachant une plume de l'aîle :
« Tiens, prens, écris, hasarde des chansons,
» & que Bernard soit ton modèle ;
» je cours chez Saint Lambert lire encor les Saisons ».
Au conseil de l'Amour alors je m'abandonne,
& cherche sur tes pas quelques fleurs à cueillir :
mais le succès toujours ne suit pas le desir,
& la plume que l'amour donne
n'est rien sans l'art de s'en servir.

Par M. DORAT.

ÉSOPE ET L'ANE,

Fable imitée de l'Allemand.

Fais-moi donc parler sensément,
disoit au sage Ésope, un Ane moraliste :
Mais si je le faisois, dit Ésope en riant,
je serois l'Ane, & toi le Fabuliste.

Par M. WILLEMAIN D'ABANCOUR.

AU ROI
DE DANNEMARCK.

TELEMAQUE adoré du Nord,
& cher à toutes les contrées,
où l'ardeur du plus noble essor
guide vos traces désirées,
& des plus belles destinées
à l'Europe annonce le sort, (1)
ainsi dans le printems de l'âge,
dédaignant l'attrait du repos,
l'encens, l'étiquette & l'usage,
vous leur préférez les travaux,
les observations du sage,
& les fatigues du héros!
Le plus cher, le plus sûr présage
charme vos Etats fortunés;
Monarque illustre, pardonnez
si j'ose écarter le nuage
dont vos pas sont environnés,
& si la candeur d'un sauvage
dévoile la brillante image
de ce trône que vous parez.
Dans tous les climats honorés

(1) *Le sort des destinées.* Pléonasme.

de l'éclat de votre paſſage, (2)
en vain, grand Roi, vous deſirez
échapper au public hommage ;
envain ſous un nom emprunté,
l'ineffaçable majeſté
veut ſe voiler & diſparoître :
l'auguſte & tendre humanité
les graces, l'affabilité
vous font aiſément reconnoître,
& d'un peuple toujours vanté
nomment l'ornement & le maître. (3)
Vers de nombreuſes régions,
guidé par les heureux rayons
du ſentiment qui vous inſpire,
au vrai livre des nations
votre génie a voulu lire
ces traits premiers, (4) ſûrs & profonds
que tant de diſſertations
n'ont pu que foiblement décrire.
Malgré les beaux raiſonnemens
de tant de rêveurs à ſyſtème,
qui prônent en longs argumens
que l'homme par-tout eſt le même,
tous les peuples ſont différens ;
chaque climat a ſes nuances ;

(2) *Des climats honorés de l'éclat de votre paſſage* Style peu naturel.

(3) *Les graces qui nomment l'ornement & le maître.* Expreſſions négligées.

(4) *Ces traits premiers* ne ſe diſent guères pour *ces premiers traits.*

vos regards sûrs & pénétrans
en saisissent les différences :
il n'est qu'un point dans ce moment
qui les égale & les rallie ;
oui, ces contrastes de génie
& d'opinions & de goûts,
Prince aimable, s'éclipsent tous
quand on vous voit paroître & plaire,
& par-tout, ainsi que chez nous,
tous les peuples n'auront pour vous
qu'un suffrage & qu'un caractère.

Par M. GRESSET.

A MONSIEUR R**,

Qui avoit adressé des vers à l'Auteur.

LE feu pétille sous l'encens
que m'offre ta main libérale,
& de ta Muse Provençale
le suffrage enivre mes sens.
Reçois ces vers reconnoissans
que te griffonne ici ma Minerve inégale,
sensible aux accords turbulens
de ta voix méridionale.
Reçois, lis ce rien ; mais crois-moi,
que ce soit en bonnes fortunes,
sans ébruiter mes rimes importunes,

ſans attrouper autour de toi
ni la Chambre des Pairs, ni celle des communes;
de ces vers qu'on lit au caffé,
des complimens ſur-tout la diſgrace eſt connue;
l'on s'empreſſe, l'on fait cohue
autour du lecteur étouffé;
le reſte par derriere allonge un cou de grue;
puis on ſe retire en bâillant,
ayant trouvé tout miſérable,
& bien ſouvent donnant au Diable
le Lecteur, le Poëte & le remercîment.
Sauve mes vers de ce naufrage;
ne lis point au frondeur, au ſot, au déſœuvré;
au vain enthouſiaſte, au cabaliſte outré,
mais ſi tu peux trouver un ſage
qui ſache rire & qui ſoit bon humain,
prens-le à l'écart, & le verre à la main
récite-lui mon badinage.

Par M. LE MIERRE.

A MADEMOISELLE DACHÉ,

En lui envoyant un bouquet.

CE bouquet fut cueilli par l'Amour ou ſa mère;
il doit vous être préſenté:
les fleurs qui naiſſent à Cythère,
doivent orner le ſein de la beauté.

Par M. LE MARQUIS DE ST. JUST.

IMITATION DE L'ODE DE CATULLE.

Vivamus, mea Lesbia, atque amemus;

NE vivons que pour nous aimer,
& laissons murmurer la vieillesse ennemie ;
occupons-nous sans cesse, ô ma chère Lesbie,
du bonheur de nous enflammer.

L'astre qui répand la lumière,
finit & recommence également son cours ;
& quand la mort nous frappe, hélas ! c'est pour toujours
Qu'elle nous ferme la paupière.

Profitons du jour qui nous luit :
donne-moi cent baisers ; donne-m'en mille encore ;
confondons-les ensemble, & que l'envie ignore
le charme heureux qui nous séduit.

Qu'un impénétrable mystère
jette sur nos plaisirs un voile officieux ;
ils doivent à l'amour leur prix délicieux ;
que son flambeau seul les éclaire.

Dans nos tendres embrassemens,
embrassons-nous aux yeux de tout ce qui respire ;
jaloux de nos baisers, un témoin peut nous nuire

par les plus noirs enchantemens. (1)

Aimer, c'eſt vivre, ô ma Leſbie!
Jurons-nous que nos feux ne s'éteindront jamais;
& donnons à l'Amour, jaloux de ſes bienfaits,
tous les momens de notre vie.

Par M. RIGOLEY DE JUVIGNY.

(1) Les anciens croyoient aux enchantemens, & ils étoient perſuadés qu'on ne pouvoit leur nuire, dès qu'on ignoroit le nombre des choſes qu'ils chériſſoient le plus.

Il y a eu beaucoup de traductions de cette Ode : mais il n'en eſt guères où l'on ait ſi bien rendu dans notre langue la molleſſe voluptueuſe de l'auteur latin.

A MADAME DE**.

L'ENFANT aîlé, dans ſon bandeau,
hier vint m'apporter vos larmes :
de ces pleurs, me dit-il, goûte bien tous les
charmes;
ils ſauront dans ton cœur porter un feu nouveau;
ce ſont les pleurs des Graces même ;
à tes vers j'accorde ce prix.
Ah! m'écriai-je, Amour, quelle gloire ſuprême
vous répandez ſur mes écrits!
à tant d'honneur aurois-je dû prétendre?
ces larmes ſont pour moi le prix le plus flatteur :
Dieux! quelle ſeroit leur douceur
ſi l'Amour les eût fait répandre!

Par M. D'ARNAUD.

A MES ENNEMIS,

Car tout le monde en a.

Mes chers amis, j'imagine un moyen
de vivre en paix ; j'y gagne, & vous n'y perdez rien.
Je vous jure avant tout de n'être point ſublime ;
je n'aurai pas le front d'empiéter ſur vos droits ;
je perſifflerai quelquefois,
dut-on encor m'en faire un crime :
par ſon attrait chacun eſt emporté ;
d'ailleurs le perſifflage eſt bon à ma ſanté ;
& me moquer des ſots entre dans mon régime.
Je ſuis homme à parler d'un ton peu circonſpect
de tous vos tyrans littéraires ;
en vrai républicain, je verrai ſans reſpect
les Tarquins du Parnaſſe, ainſi que ſes Tibères ;
je ſerai, s'il me plaît, inconſéquent, léger,
& tâcherai, mes chers confrères,
de vivre heureux pour vous faire enrager.
Sur ce traitons, c'eſt moi qui vous en prie ;
perſécutez-moi bien une fois pour toujours ;
n'allez point avec barbarie
goutte à goutte épancher votre fiel ſur mes jours :
faites un ſeul faiſceau des traits de la ſatyre,
& de mon avenir embraſſant tout le cours,
avancez-moi le mal que vous avez à dire,

& puis rions ; prospérez, j'y consens :
pour moi, si j'en reviens, j'oublierai votre offense ;
ne craignez point que j'use mes momens
à méditer une vengeance ;
je connois mieux l'emploi du tems.

Par M. DORAT.

A MONSIEUR DE C**.

Qui avoit écrit à l'auteur que le bruit couroit qu'il étoit mort.

RESSUSCITER est sans doute un grand cas ;
c'est un plaisir que je viens de connoître :
mais le plus grand ce seroit de paroître
à ses amis ; je ne m'en flatte pas.
pour ce prodige, il est quelques obstacles ;
c'en seroit trop pour les gens d'ici-bas,
que deux plaisirs & surtout deux miracles.

Par M. DE VOLTAIRE.



ZILA ET ATIS,

IDYLLE.

Un jour à ſa Bergère Atis porte un oiſeau ;
je l'ai pris, lui dit-il, ſous le prochain berceau ;
j'étois caché ſous le feuillage,
& je tenois à tous ce gracieux langage :
« Venez ; c'eſt à Zila que je veux vous offrir ;
» Eſt-il quelqu'un de vous qui veuille être farouche ?
» Petits oiſeaux ! combien elle va vous chérir !
» vous aurez tout le jour des baiſers de ſa bouche ;
» vous ſerez nourris de ſa main ;
» vous ſerez admis dans ſa couche ;
» & vous dormirez ſur ſon ſein. »

J'ignore ſi ma voix a ſu ſe faire entendre ;
mais celui-ci s'eſt laiſſé prendre ;
on eût dit que charmé d'un auſſi beau deſtin ;
il ſe prêtoit à mon deſſein,
tant il ſembloit peu ſe défendre !

ZILA.

Bel oiſeau ! tu veux donc habiter parmi nous ?
ah ! demeure ; je t'en conjure.
Nous t'offrirons une onde auſſi fraîche, auſſi pure
que l'onde qui s'echappe à travers les cailloux,

des grains, des fleurs, de la verdure,
tous les plaisirs enfin qui flatteront tes goûts.

La Bergère, à ces mots, sur son riant plumage
glissa légérement la main.
L'oiseau battoit de l'aîle, & de son esclavage
tentoit de rompre le lien (1).
Zila soupire : hélas s'il avoit une amie !
dit-elle ; sans aimer peut-on passer sa vie ?
comme nous n'a t-il pas un cœur ?
Quand tu l'a pris, peut-être en ce moment d'horreur,
il venoit de quitter cette moitié chérie ;
encore rempli de son bonheur,
aveugle & sourd à tout le reste,
il couroit au piége funeste,
sans en reconnoître l'erreur ;
sa compagne l'attend sans doute ;
pour elle quel chagrin amer !
ah ! mon bien aimé, qu'il en coûte
de perdre pour jamais ce qu'on a de plus cher !
Pour un moment, tous deux mettons-nous en sa place ;
si l'on vouloit un jour me séparer de toi ....
Atis ! quelle affreuse disgrace !
Y consentirois-tu, dis-moi ?
Et si je te perdois .... juste ciel que j'implore !
épargnez à nos feux un si triste retour.....
objet d'un immortel amour !
que deviendroit Zila, ta Zila qui t'adore ?

(1) *Main & lien* riment-ils ensemble ?

A cet infortuné laissons prendre l'essor ;
que nous serons bénis ! quels transports ! quelle
fête,
quand le couple amoureux va se revoir encor !
Atis ! que de plaisir ce retour leur apprête !

Bel oiseau, je te rens à tes premiers liens :
pars, tu diras à ton amie,
qu'enchaîné comme toi sous une loi chérie,
en faveur de ses feux, Atis fit grace aux tiens.

Par M. LÉONARD.

Cette Idylle est charmante par la simplicité, le sentiment & les graces qui y sont répandus. On la donne ici d'aprés des corrections faites par l'auteur.

A M. LE CHEVALIER
DE LA TREMBLAIE.

CE beau Lac de Geneve où vous êtes venu,
du Cocite bientôt m'offre les rives sombres ;
vous êtes un Orphée en ces lieux descendu
pour venir enchanter les ombres.

Par M. DE VOLTAIRE.



EPITRE

A M. SAINT-AUBIN,

A l'occasion d'un portrait de Mlle Dubois, *qu'il a peinte en* Chimène *au moment de ces vers:* Pleurez, pleurez mes yeux, &c.

PEINDRE une belle en ces momens
où rien ne l'agite & l'enflamme,
où ses regards, quoique charmans,
annoncent le sommeil de l'ame,
où tous les traits dans le repos,
gardant leur douce symmétrie,
grace aux couleurs, à leur magie,
vont s'arranger sous les pinceaux;
c'est une agréable imposture,
qui nous attache & nous séduit:
dans le calme de la nature,
telle une fleur se reproduit,
peinte au cristal d'une onde pure;
mais je ceins du laurier vainqueur
le Peintre qui, bravant l'usage,
m'offre le tumulte du cœur
exprimé sur un beau visage;

qui des passions, du malheur
devient le fidèle interprete,
& donne à la toile muette
l'éloquence de la douleur.
Voilà ce que tu viens de faire!
tu pouvois nous peindre Dubois
comme la Reine de Cythère,
qui, borné à l'orgueil de plaire,
dicte paisiblement ses loix
aux Amours dont elle est la mère;
plus jaloux de nous attendrir,
tu nous la montres gémissante:
éplorée, elle est plus touchante
que lançant les feux du plaisir.
Le froid censeur que tu désarmes,
lui-même est enfin transporté:
eh! qui ne seroit pas dompté
par un bel œil noyé de larmes!
Sa langueur fait sa volupté.
C'est dans le trouble & les allarmes
d'un cœur fortement agité,
que résident les plus doux charmes,
les premiers droits de la beauté. (1)
Quel intérêt tu sus répandre
sur le moment dont tu fis choix!
c'est Chimène; je crois l'entendre
en même tems que je la vois:

(1) *Les droits de la beauté qui résident dans le trouble & les allarmes d'un cœur agité fortement.* Il y a quelque obscurité dans cette phrase.

l'expression d'une ame tendre
suppléée à celle de la voix.
Oui, vers cette vivante image,
le cœur sans cesse est emporté,
& l'art, digne de notre hommage,
le dispute à la vérité.
Que tu dois chérir ton ouvrage (2)!
Mais, quoi! ta vive émotion
n'a pas rendu ta main moins sûre!
ah! chaque trait de ton crayon
étoit sans doute une blessure
qu'Amour faisoit à ta raison.
Pour moi, si, plein du même zèle,
éclairé du même flambeau,
il m'eût fallu, rival d'Apelle,
peindre la Chimène nouvelle,
à son père dans le tombeau,
conservant un amour fidele;
j'aurois, en la voyant si belle,
laissé-là crayons & pinceau,
& quitté cent fois le tableau,
pour tomber aux pieds du modèle.

Par M. DORAT.

(2) Vers qui n'est peut-être pas assez lié au reste de la piece.
Cette Epître fait autant d'honneur à l'esprit du Poëte qu'aux charmes de l'Actrice & aux talens du Peintre.



A MADAME DE**

Jouant le rôle de CONSTANCE, *dans la Comédie de l'*AMATEUR.

VOUS enchantez donc ma patrie !
& grace à votre heureux talent,
de Seimandi l'hôtel brillant
devient le temple de Thalie !
Je vois nos graves commerçans
interrompre, pour vous entendre,
de longs calculs très-importans,
& nos dames de cinquante ans,
ô prodige ! daignent suspendre
la médisance & les brelans.
Dites-moi : par quelle magie
avez-vous pu si bien saisir
cette enfantine rêverie,
cet instinct naissant du desir,
ces tons dont l'ame est attendrie,
ces tons naïf du sentiment ?
Je les cherche ici vainement
chez nos histrions d'Italie,
chez les François (1), à l'Opéra ;
la nature vous les donna ;

(1) Mademoiselle Doligny étoit alors malade & ne jouoit point. (*Note de l'Auteur.*)

une actrice les étudie.
Pour l'honneur de ma comédie;
j'ose pourtant être jaloux;
chacun disoit qu'elle est jolie!
mais, hélas! on parloit de vous.
Céliante qui veut médire,
dit quelque mal de vos appas:
mais je ne m'en étonne pas;
car toute femme doit en dire;
le moyen de s'y refuser!
J'ai tort pourtant de l'excuser:
Céliante avec son sourire,
ses propos fins, ses traits saillans,
ses yeux à qui tout rend les armes,
ses yeux d'esprit étincelans,
devroit pardonner bien des charmes.
Valère est un peu fou, dit-on:
mais je ne serois pas plus sage;
quel Philosophe ou quel Caton,
en voyant ce joli visage
sur le marbre bien exprimé,
ne prendroit congé de nos belles,
& pour un marbre (2) inanimé,
n'oublîroit vingt beautés réelles?
croyez-moi: ce n'est que par elles
que ce Caton seroit blâmé.
Et d'ailleurs mon jeune Valère,
dès qu'il renonce, pour vous plaire,
à son antique, à ses beaux arts,

(2) *Marbre :* mot répété deux vers plus haut.

ne mérite plus qu'on le fronde :
auprès d'un ſeul de vos regards,
que ſont tous les marbres du monde !
Peut-il encore être preſſé
d'aller courir en Italie ?
il me paroît bien plus ſenſé,
dès qu'il vous aime à la folie.
Quant à Damon, en vérité,
ſon rôle ici ne me plaît guère;
auprès d'une telle beauté,
il eſt ſi triſte d'être père!
Mon rôle à moi n'eſt pas plus doux :
mes vers ſont embellis par vous,
& je ne ſaurois les entendre;
Valère vous donne ſa foi ;
vous lui ſouriez d'un air tendre,
& ce Valere n'eſt pas moi.
Si j'euſſe été dans vos couliſſes,
en regardant mes deux actrices,
du moins je me ferois claqué ;
j'aurois eu le rare avantage,
ſans que perſonne en fût choqué,
d'applaudir à mon propre ouvrage....
Le beau moment que j'ai manqué !

Par M. BARTHE.

Pour entendre parfaitement cette jolie Epître, il faut ſe rappeller le ſujet & les différens rôles de la Comédie qui l'a occaſionnée. Ce ſeroit un inconvénient pour le lecteur, s'il s'agiſſoit d'une piéce moins piquante & moins connue.

A MADAME DE**.

Qui s'est fait peindre avec un Amour dont elle coupe les aîles.

COUPER les aîles à l'Amour !
ah ! cruelle ! qu'allez-vous faire ?
De son inconstance ordinaire,
appréhendez-vous quelque tour ?
Pourquoi d'un ciseau téméraire
emprunter le foible secours ?
La beauté, l'heureux don de plaire,
qui vous égalent à sa mère,
doivent seuls près de vous le fixer pour toujours.

Par M. RIGOLEY DE JUVIGNY.

ÉPITAPHE

ICI gît l'égal d'Alexandre,
moi ; c'est-à-dire, un peu de cendre.

Par M. VASSÉ.



LE PIED-DE-NEZ DES AMOURS,

*A Mademoiselle F**, sous le nom d'Alexandrine.*

JE traversois les campagnes de Gnide ;
on aime à revoir ce séjour ;
j'y vais encor d'un vol rapide :
j'ai l'aîle un peu basse au retour.
A dix-huit ans qui peut (1) ; je les eus : mais tout passe :
n'importe ; je vis là d'innombrables Amours :
je ne peindrai ni fleurs ni zéphirs sur leur trace ;
car en ces lieux, quoi qu'on dise & qu'on fasse,
Flore & Zéphir ne régnent pas toujours.
Nos petits Dieux aîlés célébroient leurs vacances,
Carnaval, si l'on veut, tems des extravagances ;
quand ils sont désœuvrés, ces Messieurs font cent tours ;
on le fait trop : mais enfin qu'on devine
quel étoit lors de la troupe enfantine
le caprice régnant : au gré de son humeur,
chacun jettant carquois, fléches, armure,
d'une actrice applaudie ou d'un célébre Acteur

(1) *A dix-huit ans qui peut*, n'est pas bien intelligible à la premiere lecture.

avoit revêtu la figure,
le maintien digne & l'abord protecteur.
L'un en robe à grands plis flottante,
très-gravement hissé sur un double patin,
marchoit à pas comptés sur l'arène brillante;
c'étoit Clairon en costume Romain:
un pauvre Amour honteux jouoit sa confidente.
L'autre en gros gants de buffle, en habit écourté
avec un long sabre au côté,
se distinguant par sa folie,
ses tours d'adresse & son regard malin,
avoit sa tête ensevelie
sous la calotte de Crispin.
Un petit furibond, le poignard à la main,
effrayoit ses sœurs & sa mère,
& tâchoit d'imiter notre illustre Le Kain,
autant qu'un Amour le peut faire.
Un sur-tout me toucha par son air languissant;
l'Amour sédait & plaît, fût-il convalescent:
je crus voir cet Acteur que le ciel nous ménage,
& vient de rendre à nos plaisirs,
semblable au lys qui courbé par l'orage,
se relève & renaît aux baisers des Zéphirs.
Certains Amours déguisés en Duchesses,
le fêtoient malgré sa langueur;
il reprenoit quelque vigueur,
réconforté par leurs caresses;
& profitant de leur crédit,
aux oisifs du canton dressant un embuscade,
payoit à leurs dépens, en Amour plein d'esprit,

le Médecin qui le guérit,
& la Beauté qui le rendit malade.
D'autres grouppes plus loin se jouoient à l'envi
sur des tapis couleur de rose;
un Amour folâtroit sous les traits de Luzzi;
& même au changement il gagnoit quelque chose;
l'Amour naïf qui doubloit Doligny,
sembloit tout fier de sa métamorphose.
Il en vint un; il fut le bien-venu;
ce vrai lutin, parmi nos bons apôtres,
se pavanoit, & quoique nu,
me paroissoit plus paré que les autres;
il les narguoit & les badinoit tous;
c'étoit le bien aimé des Graces;
les Ris par escadrons défiloient sur ses traces;
son nez sur-tout faisoit mille jaloux.
Lorsqu'en riant je l'examine:
vois, me dit-il, comme ils sont renfrognés,
comme ils ont l'air boudeur, comme ils me font la mine:
les sots ont tous un pied-de-nez,
depuis que j'ai pris, moi, celui d'Alexandrine.

Par M. Dorat.

Cette fiction ingénieuse est remplie de traits plaisans; la narration en est fort agréable.



PORTRAIT DE MESDEMOISELLES DE**.

MÉRITER l'hommage de tous;
ne chercher celui de personne;
aux plaisirs que l'amitié donne,
borner leurs plaisirs les plus doux;
avec un cœur tendre & sincère,
montrer au sein de la gaîté,
de la vertu la plus sévère
la décence & la dignité;
songer à se rendre estimables,
à leurs yeux seuls & sans témoins;
éviter de paroître aimables,
sans pouvoir le devenir moins;
reprocher presque à la nature
le don de ces attraits puissans,
source ordinaire d'un encens
que craint une sagesse pure:
jeunes Beautés, voilà votre portrait.
Mais que vois-je? en vous il fait naître
un sincère refus de vous y reconnaître:
vous y mettez le dernier trait.

Par M. DE BIGNICOURT.



LE BONHEUR.

HEUREUX qui, des mortels oubliant les chimères,
possède une campagne, un livre, un ami sûr,
& vit indépendant sous le toît de ses pères!
Pour lui, le ciel se peint d'un éternel azur ;
l'innocence embellit son front toujours paisible ;
la vérité l'éclaire & descend dans son cœur,
& par un sentier peu pénible,
la nature qu'il suit, le conduit au bonheur.
En vain près de sa solitude,
la discorde en fureur fait retentir sa voix :
livré dans le silence aux charmes de l'étude,
il voit avec douleur, mais sans inquiétude,
les Etats se heurter pour la cause des Rois.
Tandis que la veuve éplorée,
aux pieds des tribunaux va porter ses clameurs,
dans les embrassemens d'une épouse adorée,
de la volupté seule il sent couler les pleurs ;
il laisse au loin gronder les orages du monde ;
sur les bords d'une eau vive, à l'ombre des berceaux,
il dit, en bénissant sa retraite profonde :
c'est dans l'obscurité qu'habite le repos.
L'homme occupé d'étendre & d'ennoblir son être,
au sein d'un doux loisir apprend à se connoître ;
c'est-là qu'il apprécie à leur juste valeur

les prestiges légers que la foule idolâtre ;
l'univers lui présente un bisarre théâtre,
où le rôle souvent deshonore l'acteur.
Il voit dans ce cahos de bassesse & d'intrigues,
le mérite isolé luttant contre les brigues,
sur les talens la haine agitant son flambeau,
la trahison au ris perfide,
de l'honnête franchise empruntant le manteau,
pour dérober aux yeux son poignard homicide,
les noms sacrés de foi, de vertu, d'amitié
honteusement vendus à l'intérêt sordide ;
le sage se détourne & sourit de pitié :
il coule d'heureux jours à l'abri de l'envie,
sans regret du passé, sans soin du lendemain ;
& quand l'Etre éternel le rappelle en son sein,
il s'endort doucement, pour renaître à la vie (1).

Si le Ciel l'eût permis, tel seroit mon destin :
quelquefois éveillé par le chant des fauvettes,
& par le vent frais du matin,
j'irois fouler les prés semés de violettes ;
& mollement assis, un La Bruyere en main,
au milieu des bosquets humectés de rosée,
des vanités du genre humain,
j'amuserois en paix mon oisive pensée (2).
Le regard fixé vers les cieux,
loin de la sphère étroite où rampe le vulgaire,
j'oserois remonter à la cause premiere,

(1) *Renaître à la vie* : pléonasme.
(2) Dit-on *amuser sa pensée* ?

& lever le rideau qui la couvre à mes yeux.
Tandis que le sommeil engourdit tous les êtres,
ma muse, au point du jour errante sur des fleurs,
chanteroit des bergers les innocentes mœurs,
& frapperoit l'écho de ses pipeaux champêtres.
Coulez avec lenteur, délicieux instans!
Oh! quel ravissement égale
celui (3) qu'un ciel serein fait naître dans nos sens!
quel charme prête à nos accens
l'éclat majestueux de l'aube matinale!
quel plaisir sous des ceintres verds,
de respirer le baume & la fraîcheur des airs,
d'entendre bouillonner une source qui tombe,
là les hôtes des bois préluder leurs concerts,
ici sur des rameaux soupirer la colombe!

Souvent la douce paix qui regne dans les bois
éleveroit ma muse à des objets sublimes:
j'oserois consacrer mes rimes
à chanter les héros, les vertus & les loix.
De la nuit des tombeaux écartant les ténébres,
souvent j'évoquerois ces oracles célébres
à qui l'enthousiasme a dressé des autels,
ces esprits créateurs, ces bienfaiteurs du monde,
qui, par des écrits immortels,
ont chassé loin de nous l'ignorance profonde.
Rassemblés devant moi, les grands Législateurs
offriroient à mes yeux leur code politique,
précieux monument de la sagesse antique;

(3) *Celui* n'est guère poëtique.

ceux à qui la nature ouvrit ses profondeurs,
me feroient pénétrer dans leur laboratoire ;
d'autres des nations me décriroient les mœurs,
& les faits éclatans consignés dans l'histoire,
& l'affligeant tableau des humaines erreurs.
Combien je bénirois Titus & sa mémoire !
que Socrate mourant me coûteroit de pleurs !
mais puissé-je oublier les héros destructeurs,
dont le malheur public a fait toute la gloire !

La nuit me surprendroit assis dans un festin,
auprès d'une troupe choisie,
conversant de philosophie,
& raisonnant le verre en main,
sur le vain songe de la vie.

Pour sauver de l'oubli ses écrits & son nom,
qu'un autre se consume en de pénibles veilles :
si je cueillois, Zirphé, sur tes lévres vermeilles
le prix flateur d'une chanson,
à mes vers négligés si tu daignois sourire,
seroit-il pour mon cœur un suffrage plus doux ?
t'intéresser, te plaire, est le but où j'aspire :
de l'immortalité je serois moins jaloux:
que me fait, près de toi, l'opinion des hommes ?
que me fait l'avenir ? le présent est à nous ;
notre univers est où nous sommes.

Déjà je vois le tems précipiter son cours,
& faner sur mon front la brillante couronne

dont je suis décoré par la main des Amours,
comme on voit se faner le feuillage d'automne:
ô nœuds de l'amitié que je portai toujours!
réparez dans mon cœur ces douloureuses pertes;
les sources du plaisir me sont encore ouvertes,
si vous me consolez au déclin de mes jours.

Félicité du sage! ô sort digne d'envie!
c'est à te posséder que je borne mes vœux.
Eh! que me faudroit-il pour être plus heureux?
J'aurai dans cette courte vie,
joui de tous les biens répandus sous les cieux;
chéri de toi, ma douce amie (4),
& des cœurs droits qui m'ont connu,
d'un riant avenir égayant ma pensée,
adorateur de la vertu,
n'ayant point à gémir de l'avoir embrassée,
libre des passions dont l'homme est combattu;
je verrai sans effroi se briser mon argile:
qu'a-t-on à redouter quand on a bien vécu?
un jour pur est suivi par une nuit tranquille.

Pleurez, ô mes amis, quand mon luth sous mes doigts
cessera de se faire entendre;
& si vous marchez quelquefois
sur la terre où sera ma cendre,
dites-vous l'un à l'autre: « Il avoit un cœur tendre,
» l'amitie lui fut chere, il respecta ses loix ».

(4) *Ma douce amie*, expression un peu doucereuse.

Et toi qui réunis les talens & les charmes,
tu laisseras peut-être échapper quelques larmes,
quand près de mon tombeau tu porteras tes pas.
Oh ! si je puis briser les chaînes du trépas,
pour visiter encor ces retraites fleuries,
ces bois, ces côteaux, ces prairies,
où tu daignas souvent me serrer dans tes bras;
si mon ame vers toi peut descendre ici-bas,
qu'un doux frémissement t'annonce sa présence;
quand, l'esprit pénétré des celestes objets,
tu viendras méditer dans l'ombre des bosquets,
crois qu'alors sur ta tête elle plane en silence.

Par M. LÉONARD.

Cette piéce est sûrement une des meilleures qui soient sorties de la plume de ce jeune Ecrivain, déja connu par la douceur, le sentiment & l'honnêteté qui respirent dans la plûpart de ses poësies.

QUATRAIN,

Pout une estampe représentant une Laitiere éplorée, qui avoit à ses pieds un pot cassé.

LE sujet de vos pleurs, Lison, semble douteux :
vase de terre, honneur de filles
sont des meubles assez fragiles (1) :
pour lequel pleurez-vous des deux ?

(1) Il est dommage que *filles* & *fragiles* ne riment guère ensemble.

LES
SEPT PÉCHÉS MORTELS.
A ÉGLÉ.

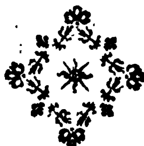
Que je suis bien esclave du démon !
& vers le mal que mon ame est encline !
Je me croyois un saint; & quand je m'examine,
je vois avec componction,
qu'en moi tous les péchés ont déja pris racine.
Je suis gourmand, & c'est un fait certain;
je dévore le fruit qu'aura touché ta main;
je le savoure avec délice.
Je m'accuse aussi d'avarice :
un ruban qui servit à nouer tes cheveux,
est mon trésor; je le couve des yeux.
D'un seul regard qu'Eglé me favorise;
je ressens aussi-tôt un mouvement d'orgueil :
au dessus des humains placé par ce coup d'œil,
je les affronte & les méprise.
Je ne pense jamais qu'à toi ;
de cet unique soin je m'occupe sans cesse ;
&, si je m'y connois, c'est-là de la paresse.
Le bonheur de ton chien est envié par moi ;
je sens contre un rival une colère extrême.
En voilà six bien proscrits par la loi ;
Eglé, crois-tu de bonne foi,
que je sois exempt du septiéme ?

VERS

Sur le Mariage du fils du Doge de Venise avec la fille d'un ancien Doge.

VENISE & la mère d'Amour
naquirent dans le sein de l'onde ;
ces deux puissances tour-à-tour
ont été la gloire du monde.
C'est pour éterniser un triomphe si beau ,
qu'aujourd'hui l'Amour sans bandeau
unit deux cœurs qu'il favorise ,
& c'est un triomphe nouveau
& pour Vénus & pour Venise.

Par M. DE VOLTAIRE.



L'ORIGINE DE ZULIS,

OU

LA ROSE DU MATIN.

MÉTAMORPHOSE.

Loin des frimats & des vents orageux,
sous de rians berceaux, dans les jardins de Flore,
parmi les fleurs dont l'émail se colore
de son souffle voluptueux,
une rose nouvelle attiroit tous les yeux;
chaque matin qui redoroit les cieux,
pour la premiere fois sembloit la voir éclore;
de la Déesse enfin que le printems adore,
elle réunissoit tous les dons précieux;
pour l'admirer & l'embellir encore,
sous l'humide cristal de ses pleurs amoureux,
des barrieres du jour, souvent la jeune Aurore
étoit descendue en ces lieux;
Zephir même arrêté dans sa course infidelle,
à peine respiroit & déployoit son aîle :
il regardoit la rose, y fixoit tous ses vœux,
& la voyoit toujours plus belle.
Par un caprice heureux, sur ces bords emporté,
l'Amour vient, voit la rose : il demeure enchanté,

Que cette fleur eſt belle & raſſemble de charmes,
dit l'Amour (1) ! Eh ! quel eſt, Aurore, ton bonheur !
dans ſon ſein parfumé tu fais couler tes larmes,
& tes baiſers augmentent ſa rougeur.
Mais ce n'eſt point aſſez d'un éloge frivole :
un mortel, dans ſa folle ardeur,
Pigmalion, un vulgaire ſculpteur,
aura pu faire vivre & ſentir ſon idole,
au marbre froid, donner & l'ame & la parole!
& je diffère encor d'animer une fleur,
qui ſera de l'amour & la gloire & l'honneur (2) !
Deviens, charmante roſe, une nymphe ingénue ;
conſerve ta fraîcheur & tes ſimples attraits !
tous les cœurs enflammés ſentiront à ta vûe,
que, pour les captiver, l'Amour te fit exprès ;
ne démens point ton aimable origine ;
rejette un fard menteur ; ton brillant incarnat
répandra ſur ton teint un immortel éclat ;
d'une fleur que Cypris à ſes autels deſtine,
garde les attributs, juſques à ton épine ;
ſois plus belle toujours ; pour déſigner enfin
mon plus parfait ouvrage, une beauté divine,
qu'on te nomme *Zeis*, ou *Roſe du matin.*
l'Amour dit : la roſe s'éleve ;
le ſentiment échauffe, émeut ſon ſein ſurpris ;
le carmin ſe confond dans la blancheur des lys ;
la métamorphoſe s'acheve ;
ſa tige ſe diviſe en deux bras arrondis ;

(1) *L'Amour* : mot répété deux vers plus haut.
(2) *La gloire & l'honneur* préſentent à peu prés la même idée.

au milieu se sépare une gorge d'albâtre
que l'Amour lui-même idolâtre.
Sous la savante main de l'heureux enchanteur,
la rose a déjà pris un modeste visage,
où respire & vit sa fraîcheur,
où le ciel se peint sans nuage,
& d'un cœur pur annonce la candeur :
l'yvoire d'un beau front a couronné la fleur ;
la décence y sourit : sa feuille, autre merveille,
de blonds cheveux fait étinceler l'or ;
son timide bouton, en rougissant encor,
devient une bouche vermeille :
l'haleine a retenu ce parfum ravissant ;
c'est la rose encor qui s'exhale ;
le comble de l'enchantement
éclate : on voit briller un objet séduisant ;
d'Hébé, de Flore la rivale ;
qu'ai-je dit ? si j'en crois l'aveu du sentiment,
Zulis ne peut avoir d'égale.

Par M. D'ARNAUD.

Cette métamorphose est une des fictions les plus heureuses qu'on puisse imaginer. Le coloris en est brillant & frais.



COUPLET

Chanté devant le Roi de Dannemarck.

Peuple à qui sa présence est chère,
parmi vous retenez ses pas ;
un Roi qu'on aime & qu'on révére,
a des sujets en tous climats :
il a beau parcourir la terre,
il est toujours dans ses Etats.

Par M. de Chamfort.

Ces vers sont doux & faciles : il n'appartient qu'aux François de produire des choses aussi galantes.

QUATRAIN

*Sur des Tourterelles que Monsieur & Madame de** nourrissoient dans leur maison de campagne.*

Colombes tendres & fidéles,
de vos amours l'asyle est bien choisi,
& l'on ne sait si vous êtes ici
les écoliers ou les modéles.

Par M. de Rhulieres.

M. de Rhulieres est auteur d'un ouvrage charmant, intitulé : *Les Disputes*, qui a concouru l'année derniere pour le prix de l'Académie Françoise, & à qui il n'a manqué, pour être couronné, que de pouvoir être rendu public.

A MONSIEUR
LE BARON DE SCHEFFER,
SÉNATEUR DE SUEDE,

Sur l'Edit de proscription qu'il a fait rendre contre les ustensiles de cuivre.

AINSI donc, grace à vos travaux,
au plus dangereux des métaux,
un métal plus ami succède!
Et toi, douce sécurité,
sur tous les banquets de la Suède,
tu descends avec la santé!
Que ne peut la vive lumiere
qu'au Nord fait briller votre Edit,
sur le poison qu'il a proscrit,
éclairer notre Europe entiere!
Mais est-il aisé de servir
le peuple hébété qui s'obstine
à ne vouloir jamais sortir
de l'orniere de la routine?
L'usage, appuyé sur le tems
& les préjugés imbéciles,
ne se retire qu'à pas lents
devant les nouveautés utiles (1),

(1) Grande image.

En attendant ces fruits heureux,
peu mûrs encor pour le vulgaire,
le Législateur vertueux
commence le bien qu'il veut faire;
il ne lui faut que cet attrait,
& dans un rang comme le vôtre,
sur son siécle il place un bienfait,
quoique l'effet (2) soit dans un autre.
Tel sur une route est planté
ce jeune arbre encor sans feuillage;
un jour le voyageur flatté,
à l'abri des feux de l'été,
reposera sous son ombrage.
Vous, l'appui du trône & des loix,
qui fûtes honorés vos Rois,
& maintenir avec courage,
à la Cour même, le pouvoir
de cette liberté si sage
qui n'est pas un fruit du terroir;
sur la félicité publique
mesurant votre dignité,
& pensant que la politique
est le soin de l'humanité;
vous, dont le cœur & le génie
s'électrisent dans leur ardeur,
goûtez la gloire & le bonheur
d'avoir servi votre patrie;
la peau des monstres étouffés

(2) *Bienfait.... effet*, défaut d'harmonie bien racheté par la beauté du sens.

par Hercule fut revêtue :
Stockolm vous doit une statue
du métal dont vous triomphez.

Par M. LE MIERRE.

Cette belle Epître a paru il y a six mois dans un ouvrage périodique; mais M. Le Mierre y a fait depuis les corrections les plus heureuses.

CHANSON.

J'ENTENDS gémir dans ce séjour
la tendre tourterelle,
hélas ! d'un malheureux amour
je soupire comme elle ;
son amante a perdu le jour :
Eglé m'est infidelle.

Eglé juroit que son ardeur
égaloit ma constance :
pourquoi de ce serment trompeur
bercer mon espérance ?
Cruelle Eglé, rends-moi ton cœur,
ou mon indifférence.

Par M. FRANÇOIS *de Neufchâteau.*



A MADAME DU BOCAGE.

J'AVOIS fait un vœu téméraire
de chanter un jour à-la-fois
les graces, l'esprit, l'art de plaire,
le talent d'unir sous ses loix
le Dieu du Pinde & de Cythère;
sur cet objet fixant mon choix,
je cherchois ce rare assemblage;
nul autre ne put me toucher:
mais je vis hier du Bocage,
& je n'eus plus rien à chercher.

Par M. DE VOLTAIRE.

A MADAME DE**, LE JOUR DE SON MARIAGE.

J'AI vu l'Hymen, il nous enchantoit tous;
quel changement, & par quelle aventure
va-t-il rendre l'Amour jaloux?
Tendre Victoire, il avoit ta figure
& la fraîcheur de ton époux.

Par M. BRET.

EPITRE

ÉPITRE A MADEMOISELLE S**

Ecrite de Fontainebleau.

Du froid séjour de la grandeur,
j'écris à ma chere Thémire ;
qu'Amour soit mon ambassadeur,
qu'il lui porte ce qu'il m'inspire.
Les fraîcheurs ont fini le cours
de ces innocentes soirées,
plus belles que les plus beaux jours,
où, de leurs plus simples atours,
les Graces naïves parées,
brilloient au milieu du concours
de tes amis & des amours.
Je les vis au bord de la Seine
que tes pas légers parcouroient,
quand d'une lumiere incertaine
Diane & l'Amour t'éclairoient,
quand tous les Zéphirs accouroient,
voloient (1) & te suivoient à peine,
quand Blénac & moi t'adoroient,
& que les Graces admiroient
leur sœur, leur émule & leur reine.

(1) *Accouroient, voloient.* Il semble que l'un de ces deux mots est superflu.

Où sont-ils ces jours de desir ?
A la Cour, dans ma solitude,
mais solitaire sans loisir,
le sort jaloux m'a fait choisir
le stérile ennui d'une étude
qui n'est pas celle du plaisir :
mais lorsque mon cœur peut saisir
l'image de l'objet qu'il aime,
je ne vois qu'Amour devant moi,
je ne vois que Cythère & toi,
je me revois enfin moi-même.
Mon ame échappe à sa prison ;
l'effort du plaisir la délie ;
l'étude occupoit ma folie :
le plaisir me rend la raison.
Qu'ici règne un esprit contraire !
hélas ! quel séjour pour un cœur
né tendre, amoureux, & sincere !
Ici l'Amour est trompeur,
& l'Hymen est un mercénaire.
Crains-tu que je perde jamais
ta simplicité que j'adore,
pour prendre des mœurs que je hais ?
Je cultiverois sans progrès
l'art adulateur que j'ignore,
charmé de ne sçavoir encore
qu'aimer & chanter tes attraits.
Mais, insensible à ma constance,
ô ma Thémire ! tu te tais ! (2)

(2) Vers un peu dur.

Est-ce donc trop peu de l'absence ?
Qui tarde trop à s'exprimer,
n'aime point, ou n'aimera guère.
Pourquoi perdre le tems à plaire ?
il nous est donné pour aimer.
L'âge fuit, le tems nous devance ;
l'heure où la fleur s'épanouit,
avec elle s'évanouit ;
& l'heureux tems où l'on jouit,
s'envole avec la jouissance.

Par M. BERNARD.

On reconnoît dans cette Epître les graces faciles & l'aimable négligence qui caractérisent les poësies de cet Auteur, si connu malgré lui.

A UNE JOLIE FEMME

Qui avoit défendu l'Auteur au sujet d'une Epigramme.

LE mal est moins cuisant que n'est doux le remède :
mais de mon aggresseur les traits vous sont connus ;
n'irritez pas ce nouveau Diomède ;
comme l'ancien, il blesseroit Vénus.

Par M. DORAT.



RONDEAU

A MADAME DE**.

Pour le jour de sa Fête.

SANS qu'on vous donne, adorable Glycere,
riches bouquets, on peut rendre tout bas
à vos attraits un hommage sincere.
J'offre une fleur : ne la dédaignez pas ;
si n'est assez, que puis-je pour vous plaire ?

Donner des vers : je n'ai que du fatras (1) ;
donner de l'or : je n'en possède guère ;
puis je vous crois assez riche ici-bas,
sans qu'on vous donne.

Donner des cœurs, c'est le style ordinaire ;
un cœur donné nous tire d'embarras :
mais reste-t-il, où brillent vos appas,
cœurs à donner ? Non, non, on a beau faire,
& vous prenez toujours en pareil cas,
sans qu'on vous donne.

Par M. IMBERT.

(1) *Je n'ai que du fatras*, expression peu agréable. Le dernier refrain de ce Rondeau est tout-à-fait heureux.



CANTATE
SUR LA CONVALESCENCE
DE MADAME
LA MARQUISE DE**.

D'OU naiſſent ces vives alarmes?
la douleur & l'effroi ſont peints dans tous les yeux;
pourquoi vois-je couler des larmes?
quel malheur fait régner la triſteſſe en ces lieux (1)?
Ce trouble, hélas! doit aſſez m'en inſtruire;
de crainte les cœurs ſont glacés:
j'entends Minerve qui ſoupire .....
de l'aimable Doris les jours ſont ménacés.

Dieu ſecourable d'Epidaure,
j'embraſſe en tremblant ton autel;
c'eſt pour Doris que je t'implore:
de la fiévre qui la dévore,
arrête le poiſon mortel.

De ſes jours conſerve la trame:
qui mérite mieux tes faveurs?
hâte-toi, viens ſécher nos pleurs,
& rendre le calme à notre ame.

(1) Ces quatre premiers vers diſent peut-être un peu trop la même choſe.

Dieu ſecourable d'Epidaure,
j'embraſſe en tremblant ton autel;
c'eſt pour Doris que je t'implore:
de la fiévre qui la dévore,
arrête le poiſon mortel.

Doris, l'unique objet de nos ſoins les plus doux,
ſeroit la proie, hélas! de la Parque ennemie!
De ton empire, Amour, n'es-tu donc plus jaloux?
comment régneras-tu ſur nous,
ſi cette beauté t'eſt ravie (2)?

Mais nos vœux ſont remplis, & notre eſpoir renaît;
nos craintes vont ceſſer; le danger diſparaît,
& déja la divine Hygie,
au front ſerein, au teint vermeil & frais,
triomphant de la Parque & de ſes noirs projets,
rappelle Doris à la vie
& la comble de ſes bienfaits.

De nos plaiſirs ſource féconde,
Santé, reçois l'hommage de nos cœurs;
tes biens ſont auſſi chers au monde,
que le doux printems l'eſt aux fleurs.

La Beauté te doit tous ſes charmes;
elle languit où tu ne brilles pas;
à l'Amour tu prêtes des armes;
la gaîté vole ſur tes pas.

(2) Ces deux vers ont un ſentiment délicieux.

De la fortune ou du bel âge
peut-on jouir privé de tes bienfaits ?
de Doris deviens le partage,
& ne l'abandonne jamais.

De nos plaisirs source féconde
Santé, reçois l'hommage de nos cœurs:
tes biens sont aussi chers au monde,
que le doux printems l'est aux fleurs.

Par M. RIGOLEY DE JUVIGNY.

Il y a dans cette Cantate de la douceur & de la vérité. Ce sont des vers très-propres à être mis en musique.

A MONSIEUR
LE VICOMTE DE MONTFORT,

Sur son goût pour la culture des lauriers & des myrtes.

AUTREFOIS favori de Mars & de Cythère;
Montfort cultive ici le myrthe & le laurier;
après avoir tout fait, il vouloit ne rien faire:
mais la reconnoissance en fait un Jardinier.

Par M. TRONSON DES HEULIERES.



A MADEMOISELLE G**,
SUR SON DÉBUT.

QUAND l'aimable Zirphé, paroiſſant ſur la ſcène,
vint déployer ſes talens enchanteurs,
chacun voulut porter ſa chaîne ;
elle fit mille amans de mille ſpectateurs.
L'un s'écrioit : des cœurs elle eſt la ſouveraine ;
elle a de Therpſicore & (1) la légéreté,
& dans ſon port la majeſté
qui des cieux fait briller la Reine ;
l'autre : en ſageſſe elle égale Pallas ;
celui-ci : ſa beauté, ſa candeur intéreſſe ;
celui-là : de Vénus la forme enchantereſſe
n'eſt rien auprès de ſes appas.
Moi, qui lors écoutois avec plaiſir extrême
cet éloge bien mérité,
ne pouvant dire plus, je penſois en moi-même :
chacun d'eux dit la vérité.

Par M. VILLEMAIN D'ABANCOURT.

(1) Cet *&* n'eſt-là que pour le vers, & forme une faute contre la langue.



A MONSIEUR DE**,

En lui envoyant les MÉMOIRES DE SULLY.

VOILA ce que de lui nous laiſſa ce vrai ſage,
ce bon Miniſtre d'un bon Roi,
qui reſpire dans cet ouvrage ;
que réunis tous deux, ils ſoient chantés par toi !
Peins dans l'un ce zèle héroïque,
cette auſtère amitié, leçon des courtiſans,
& cette ame patriotique
que ne ſouillerent point les horreurs de ſon tems :
de l'autre oſe tracer l'auguſte caractère,
les malheurs, les exploits, & ſur-tout les bienfaits ;
que ce tableau nous frappe, & que tous les Français
baignent encor de pleurs l'image de leur père !
Dévoile-nous, ſans pompe & ſans détours,
ce cœur vraiment royal, tréſor de nos ancêtres,
ce cœur où pénétra le poignard de leurs prêtres ;
ou plutôt, retranchant ces déteſtables jours,
prends de plus doux crayons pour peindre ſes amours ;
montre-nous ce héros aux pieds de Gabrielle,
moins ſuperbe que tendre, & françaiſe, & fidelle.
Il eſt des Rois dans la foule perdus,
que deshonorent leurs foibleſſes :

mais celles de Henri sont des titres de plus;
il fut si grand, il eut tant de vertus,
que l'on peut bien lui passer ses maîtresses.

Par M. DORAT.

La pensée qui fait le fond de cette piéce, est de Henri IV lui-même. Un Ambassadeur lui disoit, que son maître n'avoit jamais eu de foible pour les femmes. Quoi ! répondit Henri IV, est-ce qu'il n'auroit pas d'assez grandes qualités pour qu'on lui pardonne quelques défauts ?

A MADAME DE**,

SUR LE GAIN D'UN PROCÈS.

LA Fortune est voilée, ainsi que la Justice :
l'une éparpille l'or au gré de son caprice,
l'autre soulevant son bandeau,
par fois jette un coup d'œil propice
sur le rang, le crédit, ou de l'or en rouleau :
or (1), admirez l'effet de votre bonne étoile!
pour vous restituer un légitime bien,
sur ses yeux, cette fois, Thémis laisse son voile,
& l'aveugle Fortune a déchiré le sien.

Par M. l'Abbé DE LILLE.

(1) *Sur de l'or en rouleau, or* .... Ces deux *or* sont trop rapprochés.
Ce Madrigal est extrêmement ingénieux.



COUPLETS SUR UN CAFFÉ *DE CLERMONT-FERRAND*, MÊLÉ DE DANSES ET DE DÉCORATIONS.

AIR : *Jusques dans la moindre chose.*

TANDIS que de nos bocages
l'hiver ternit les couleurs,
quel art a sous ces ombrages
créé des berceaux de fleurs ?
Ah ! je ne puis méconnoître
le Dieu qui les reproduit ;
le plaisir les fait renaître,
lorsque l'hyver les détruit.

ICI le plaisir rassemble
Bacchus, l'Amour & les Jeux ;
ici folâtrent ensemble
les plus aimables des Dieux.
Sous cet éclatant feuillage,
cent beautés que j'apperçois,
sont des roses du même âge ;
l'œil hésite sur le choix.

PARCOUREZ ces fleurs nouvelles,
vous dont le cœur fait aimer ;
au milieu de tant de Belles,
il eſt doux de s'enflammer.
Propos tendres, ſoins aimables,
prodiguez tout en ce jour,
& ſemez autour des tables
les jolis riens de l'amour (1).

LE jeune zéphir careſſe
trente roſes à la fois ;
comme lui, volez ſans ceſſe :
d'un Caffé ce ſont les loix.
Ne choiſir qu'une Bergère,
c'eſt être injuſte envers cent :
lorſque toutes ſavent plaire,
c'eſt vertu d'être inconſtant.

AUX clartés étincelantes
de ces flambeaux allumés,
les beautés ſont plus brillantes,
leurs yeux ſont plus animés.
Par de ſecretes magies,
tous les ſens ſont excités :
le jour tremblant des bougies
eſt le jour des voluptés.

(1) *Semer autour des tables les jolis riens de l'amour*, expreſſion un peu précieuſe.

ICI ſa coquette attire,
la dédaigneuſe ſourit,
l'indifférente ſoupire,
la rêveuſe s'attendrit,
la nymphe, ſans rien connoître,
cependant (2) ſe ſent charmer,
& ſon cœur commence à naître :
car c'eſt naître que d'aimer.

BELLES, l'Amour ſur vos traces
fait pétiller ſon flambeau ;
pour mieux contempler vos graces,
il ſouleve ſon bandeau.
Dans vos yeux mettez ſa flamme,
dans vos pas ſes mouvemens ;
par l'eſprit régnez ſur l'ame,
par les charmes ſur les ſens.

SUR-TOUT deſirez de plaire :
vous plairez par ce déſir ;
il fixe une ame légere ;
il enchaîne le plaiſir.
A cet ordre eſt-on rebelle :
l'eſprit perd de ſon reſſort ;
la beauté même eſt moins belle,
& l'Amour bâille & s'endort.

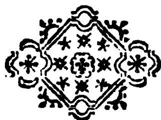
(2) *Cependant* eſt ſuperflu. D'ailleurs ce mot, lorſqu'il ſignifie *pourtant*, ſe trouve rarement dans nos Poëtes.

L'AMOUR qui dans cette fête
pas à pas suit la beauté,
peut trouver le tête-à-tête
au sein de la liberté.
Souvent le Dieu du mystère
dans le bruit vient s'arrêter,
& la foule est solitaire
pour qui sait en profiter.

LAISSEZ la raison boudeuse
seule à l'écart dans un coin ;
ou du moins si la grondeuse
vous suit, que ce soit de loin.
Le Dieu qui pour la jeunesse
créa les tendres desirs,
fit le jour pour la sagesse,
mais la nuit pour les plaisirs.

Par M. T**.

Cette Chanson est bien faite : il y a de l'esprit, des images brillantes ; & dans plusieurs couplets, de jolies pensées, exprimées avec beaucoup de finesse.



VERS

Préfentés à S. M. CHRISTIAN VII, Roi de Dannemarck & de Norwège, fur fon féjour à Paris.

GRAND PRINCE, dont le cœur decèle la naiffance,
permettez qu'un François vous offre quelque vers,
& que fa foible voix fe mêle aux doux concerts
dont retentit pour vous la France.
En vain, fous un faux nom, vous voulez vous cacher :
vous n'avez pas befoin de ces pompeufes marques,
de ce fafte fans qui les Rois n'ofent marcher;
il ne faut que vous approcher,
pour reconnoître en vous un des plus grands Monarques.
Votre ame, malgré vous, trahit votre grandeur :
ainfi l'aftre du jour voilé fous un nuage,
ne peut à nos regards dérober fa fplendeur;
ainfi Pierre & Chriftine ont reçu notre hommage.
Votre aimable préfence excite les tranfports
de ce peuple empreffé qui vole fur vos traces;
de votre ame à nos yeux montrez tous les tréfors;
produifez au grand jour vos vertus & vos graces.
Votre père immortel emporta nos regrets;
l'Europe a, comme nous, pleuré fa bienfaifance;

ſur l'illuſtre Klopſtok, il verſa ſes bienfaits ;
il anima les arts, il prévint l'indigence :
mais vos vertus font luire aux yeux de vos ſujets
d'un regne auſſi brillant la flatteuſe eſpérance.
La bienfaiſance a droit de tout charmer ;
les bons Rois ſont les Dieux du monde ;
le vrai bonheur eſt de ſe faire aimer !
En parcourant l'Europe en grands hommes féconde,
des Etats différens vous avez vu les loix ;
vous avez des Anglois admiré l'induſtrie :
mais ce n'eſt que dans ma patrie
que l'on fait bien aimer ſes Rois.
Pour notre Souverain, ſi l'amour nous enflamme,
nous pouvons nous flatter qu'il nous aime à ſon tour ;
vous n'avez pu le voir, ſans admirer ſon ame,
& vous avez pour lui partagé notre amour.
Avec Louis le ciel vous a fait naître,
pour éprouver un bonheur auſſi doux :
ah ! ſi Bourbon ne régnoit pas ſur nous,
nous vous aurions choiſi pour maître.

Ces vers ſont naturels, faciles & harmonieux.



VERS AU VOLTAIRE,

Vaiſſeau de 600 tonneaux, conſtruit à Nantes en 1768.

O VAISSEAU qui portes mon nom,
puiſſes-tu, comme moi, réſiſter aux orages!
l'empire de Neptune a moins vû de naufrages,
que le Permeſſe d'Apollon.
Tu vogueras peut-être à ces climats ſauvages
que Jean-Jacque a vantés dans ſon nouveau jargon;
va débarquer ſur ces rivages
la Coſte, Zoïle & Villon,
à moins qu'aux chantiers de Toulon,
ils ne ſervent le Roi, ſans cheveux & ſans gages.
Mais non: ton ſort t'appelle aux rives d'Albion;
tu verras dans les champs qu'arroſe la Tamiſe,
la liberté ſuperbe auprès du trône aſſiſe;
le chapeau qui la couvre, eſt orné de lauriers;
& malgré ſes partis, ſa fougue & ſa licence,
elle tient dans ſes mains la corne d'abondance
& les étendards des guerriers.
Sois certain que Paris ne s'informera guère
ſi tu vogues vers Smyrne. où l'on vit naître Homère,
ou ſi ton breton nautonnier
te conduit près de Naple, en ce ſéjour fertile,

qui fait bien plus de cas du sang de saint Janvier
que de la cendre de Virgile.
Ne vas point sur le Tibre : il n'est plus de talent,
plus de héros, plus de grand homme ;
chez ce peuple de conquérans,
il est un Pape & plus de Rome.
Vas plutôt vers ces monts qu'autrefois sépara
le redoutable fils d'Alcmène,
qui dompta des lions, sous qui l'hydre expira,
& qui des cieux jaloux brava toujours la Reine (1);
tu verras en Espagne un Alcide nouveau
vainqueur d'une hydre plus fatale,
des superstitions déchirant le bandeau,
plongeant dans la nuit du tombeau
de l'Inquisition la puissance infernale.
Dis-lui qu'il est en France un mortel qui l'égale:
car tu parles sans doute, ainsi que le vaisseau
qui conduisit dans la Colchide
les deux jumeaux divins, Jason, Orphée, Alcide.
Baptisé sous mon nom, tu parles hardiment :
que ne diras-tu pas des énormes sottises
que mes chers François ont commises
sur l'un & sur l'autre élément!
Tu brûles de partir .... arrête ;
je prétends m'embarquer ; attens-moi, je te joins ;
libre de passions, de préjugés, de soins,
j'ai su de mon asyle écarter la tempête :
mais dans mes prés fleuris, dans mes sombres (2) forêts,

(1) *Brava toujours la Reine.* Cette tirade ne finit pas d'une maniere si heureuse que les autres.

(2) Il semble qu'en cet endroit le sens exigeoit que *forêts* eût une épithète plus gracieuse.

dans l'abondance & dans la paix,
mon ame eſt encore inquiéte ;
des méchans & des ſots je ſuis encor trop près :
les cris des malheureux percent dans ma retraite ;
l'excès du mauvais goût qui domine aujourd'hui,
deshonnore trop ma patrie ;
hier on m'apporta, pour combler mon ennui,
le *Tacite* de ***** :
je n'y tiens plus, je pars, & j'ai trop différé.
Ainſi je m'occupois, ſans ſuite & ſans méthode,
de ces penſers (3) divers où j'étois égaré,
comme tout ſolitaire à ſoi-même livré,
ou comme un fou qui fait une Ode,
quand Minerve tirant le rideau de mon lit,
avec l'aube du jour, m'apparut & me dit :
Tu trouveras par-tout la même impertinence ;
les ennuyeux & les pervers
compoſent ce vaſte univers ;
le monde eſt fait comme la France.
Je me rendis à la raiſon ;
& ſans trop m'affliger des ſottiſes du monde ;
je laiſſe mon vaiſſeau fendre le ſein de l'onde,
& je reſte dans ma maiſon.

Par M. DE VOLTAIRE.

(3) *Penſers*, Ce mot eſt noble au maſculin. On doit regretter de ne le pas voir plus ſouvent dans nos Auteurs modernes.

Que de goût, de netteté, d'aiſance dans ces vers! Point d'ornemens inutiles, toujours des choſes piquantes. M. de Voltaire tiendra le ſceptre de la Poëſie juſqu'au dernier ſoupir.



COUPLET
A MADAME DE C****.

AIR ; *Gentille Paſtourelle.*

QUELQUE plaiſir qu'on ſente
à pouvoir tourmenter,
je plains celle qui tente
ſans ſe laiſſer tenter ;
auprès de vous, ma tante,
il faudroit emprunter
votre ame indifférente,
pour vous bien réſiſter,
ou votre voix touchante,
pour ſe faire écouter.

Par M. le Chevalier DE BOUFFLERS.

A MADEMOISELLE DE**,
Qui avoit prié l'Auteur de faire ſon portrait.

J'AI fait divers portraits : je vous les donne tous ;
de ma promeſſe ils me dégagent,
puiſque vous raſſemblez en vous
tout ce que les autres partagent.

Par M. DE BIGNICOURT.

HYMNE A LA BIENFAISANCE.

FILLE du ciel, ô bienfaisance!
la plus aimable des vertus,
sans en excepter l'innocence;
ô toi que l'on ne connoît plus,
puisse l'hymne que je t'adresse,
enflammer encor tes amans,
des Rois réveiller la mollesse,
& la langueur des Courtisans!

Repose-toi sur mon asyle;
ennoblis mon obscurité,
par l'heureux desir d'être utile,
si le pouvoir m'en est ôté.
Que dis-je? au sein de la misère,
un être plein de ta chaleur,
trouve toujours du bien à faire:
tu mets ses trésors dans son cœur.

Périssent les ames arides,
les cœurs incapables d'aimer,
les amis ingrats & perfides!
Mais quel courroux vient m'animer?
sont-ce là les vœux qui t'honorent?
hélas! ces mortels odieux,

douce bienfaisance, ils t'ignorent (1) :
ils ne sont que trop malheureux !

Viens, énivre-moi de tes charmes,
ô sentiment consolateur !
tu mêles du plaisir aux larmes,
& de l'attrait à la douleur ;
par toi, sans tumulte on sommeille ;
par toi, le réveil est sérein ;
le bien que l'on a fait la veille,
fait (2) le bonheur du lendemain.

Par M. DORAT.

(1) Dit-on *ignorer une vertu*?
(2) *Le bien que l'on a fait la veille, fait, &c.* Ces deux *fait* sont bien près l'un de l'autre

Il y a dans cette Hymne, un sentiment doux & un genre d'harmonie tout-à-fait propre au sujet.

INSCRIPTION

*Pour le portrait de Madame de **.*

DIEUX ! qu'il est dangereux ce regard doux & tendre !
en voyant cet objet, on craint de s'enflammer :
mais le mortel qui ne veut pas aimer,
doit bien plus craindre de l'entendre.

Par M. BLIN DE SAINMORE.



A MONSIEUR
LE MARQUIS DE S. JUST,

Sur les Vers adressés à l'Auteur, par M. DE VOLTAIRE.

Ne prenez pas pour vérité
une fleurette de Voltaire :
il croit écrire à la Beauté ;
il est flatteur : qui ne l'eût pas été ?
un galant homme est-il févère ?
il entend les chansons d'une jeune Bergère :
il applaudit par sensibilité.
Non, croyez-moi : le beau nom qu'il me donne,
les lauriers dont il me couronne,
n'ont point séduit ma vanité.
Je voudrois fort être immortelle :
mais de Sapho l'histoire est si cruelle !
voyez les dangers de ce nom :
en le prenant, il faut aimer Phaon :
il faudroit donc mourir comme elle.

La Corine, avec ses yeux pers,
est on ne peut plus séduisante ;
elle est, si vous voulez, la volupté décente ;
on est dans un beau jour, quand on est dans vos vers.

Mais, entre nous, cette beauté divine
me semble un peu trop prompte à s'enflammer :
le moyen que je sois Corine,
moi qui n'ai point eu l'art d'aimer !
Laissez-moi donc être moi-même :
je ne vais point à la célébrité ;
je suis si bien dans mon obscurité !
le grand jour nuiroit trop aux petits riens que j'aime :
le demi-jour suffit à la félicité.

Par Madame la Marquise D'ANTREMONT.

Depuis Madame Deshoulieres, il n'y a point eu de femme qui ait fait des vers plus faciles & d'un tour plus flatteur.

MADRIGAL,

*A MADEMOISELLE G**.*

ENTRE les dons heureux que le Ciel vous dispense,
on voit briller la foi, jointe avec l'espérance
par les nœuds de la charité.
Pour fléchir votre cruauté,
j'obtiendrai leur secours céleste :
la foi vous convaincra de ma sincere ardeur ;
l'espérance osera vous présenter mon cœur ;
la charité fera le reste.

Par M. l'Abbé LE BEAU DE SCHOSNE.

Ce Madrigal a été imprimé d'une maniere défectueuse. On le donne ici conformément au manuscrit de l'Auteur.

ÉLÉGIE.

ÉLÉGIE.

EH, quoi! toujours d'ingrats amis;
& des maîtresse infidelles!
toujours de faux plaisirs suivis
de peines, hélas! trop réelles!
Il faut donc que mon cœur se ferme au sentiment,
qu'il étouffe l'amour, qu'il dompte la nature,
qu'il s'arme, en ce cruel moment,
de la fermeté la plus dure;
que tous mes sens éteints tombent dans le néant.
il ne faut plus aimer! Grands Dieux! puis-je le dire?
ne plus aimer! amour! amitié, douce erreur!
quoi! faut-il pour jamais vous bannir de mon cœur,
vous qui saviez si bien me plaire & me séduire,
vous qui faites croire au bonheur,
& dont notre ame avec chaleur
embrasse l'aimable délire?
Vous éclairiez mes jours; vous les rendiez sereins;
vous calmiez mes tourmens; vous arrêtiez mes larmes;
celles que m'arrachoient vos maux & vos chagrins, (1)
pour mon ame attendrie avoient encor des charmes;
si je pleurois, c'étoit dans votre sein;
vous seuls me consoliez des rigueurs d'un destin,

(1) *Vos maux & vos chagrins;* l'un des deux suffisoit. D'ailleurs est-il bien exact de dire *vos maux* pour *les maux que vous causez?*

qui chaque jour redouble mes allarmes ;
vous prêtiez des vertus au perfide Ariston
& de la constance à Glycere ;
par votre enchantement si doux, si nécessaire ;
tout flatoit mon illusion ;
& vous n'ètes qu'un songe, une vaine chimère,
qui doit s'évanouir aux yeux de la raison,
comme au retour de la lumiere,
l'ombre s'enfuit de l'horison !
Amitié, tendre amour, ne seriez-vous qu'un nom ?
Raison, redis-moi bien qu'ils m'abusent sans cesse ;
helas ! en accusant leur infidélité,
en connoissant leur peu de vérité,
je les rappelle encor pour tromper ma foiblesse !

Par M. D'ARNAUD.

---

*A MONSIEUR DE **.*

QUOI ! de l'amitié la plus tendre ;
vous me refusez le retour !
ah ! je n'y dois donc plus prétendre !
vous ne m'offrez que de l'amour.
Un sentiment plus vif a pénétré votre ame ;
il passera, ce sentiment !
je vois déja s'éteindre votre flâme.
Je voulois un ami : vous n'êtes qu'un amant.

Par Madame GUIBERT.

VERS

Récités au Roi de Dannemarck, le 3 Décembre 1768, jour que Sa Majesté Danoise a honoré l'Académie Françoise de sa présence.

Autrefois, lorsqu'un Roi sortoit de ses Etats,
c'étoit pour annoncer les horreurs des combats;
le deuil enveloppoit la terre;
sur son passage, il répandoit l'effroi;
& les plaisirs, fuyant l'appareil de la guerre,
s'écrioient en tremblant: *cachons-nous, c'est un ROI*.
De la gloire & du tems connoissant mieux l'emploi,
un jeune souverain, conquérant pacifique,
excite, en voyageant, l'allégresse publique;
les plaisirs renaissans se rangent sous sa loi;
ils caressent ses pas; ils s'y pressent, s'y placent:
la justice & la paix s'embrassent,
& disent de concert: *montrons-nous, c'est un ROI* (1).
Il éleve son rang par le desir de plaire;
les arts, dès qu'il paroît, ouvrent leur sanctuaire.
Au suprême pouvoir lorsqu'on est parvenu,
on néglige souvent de savoir qui nous sommes:

(1) Cette reprise n'est pas aussi heureuse que ce qui l'a précédée.

un Roi qui cherche à connoître les hommes,
est digne d'en être connu.
S'il daigne tempérer l'éclat de sa couronne,
il semble en augmenter les droits :
on attire les cœurs quand rien ne les étonne ;
la douceur d'être aimé pour leur propre personne ;
est le premier besoin qui presse les bons rois.
La bienfaisance alors fait deviner le Maître,
& l'exemple en est sous nos yeux :
c'est un astre naissant qui commence à paroître ;
& qui donne aux moyens de rendre un peuple heureux,
l'âge (2) où l'on ne connoît que le plaisir de l'être.
Quand Fénelon offroit à nos regards
Minerve conduisant, inspirant Télémaque,
lui faisant observer les mœurs, les loix, les arts,
en tirer son profit pour le bonheur d'Itaque,
d'un regne sage & doux se proposer un plan,
aimer l'agriculture & la philosophie,
on croyoit ce livre un roman,
& c'étoit une prophétie.
Vous nous faites jouir de sa réalité,
Sire ; vous vous placez au temple de mémoire :
mais quand votre présence assure notre gloire,
nos rayons s'étendront sur votre majesté.
Les lettres ont le privilége
de faire avec la royauté
commerce d'immortalité,
& vous flattez le roi qui les protége.

(2) *Donner l'âge aux moyens*, &c. expression peu exacte

Comme lui, vous aimez la paix;
comme lui, d'un cœur tendre employant le langage,
pour vos enfans vous comptez vos sujets;
vous imitez ce prince auguste & sage,
qui croit que des exploits sont moins que des bienfaits,
& que le sentiment est le plus doux hommage.
Charmer un peuple est mieux que de l'avoir soumis.
Tous vos triomphes sont des fêtes:
vous emportez nos cœurs, vous les avez conquis:
nous ne vous prîrons point de rendre vos conquêtes.

Par M. l'Abbé DE VOISENON.

Ces vers n'ont point l'apprêt des complimens ordinaires; ils sont négligés & pleins d'esprit.

A Mlle RIANCOUR,

Qui, après avoir lu le Poëme de Sélim, demandoit s'il étoit plus fâcheux d'être aveugle que d'être sourd.

De tous les sens, aimable Riancour,
j'aime fort l'utile assemblage:
mais chacun d'eux reclamant son usage,
près de vous l'emporte à son tour.
Ne cherchez plus auquel la préférence est due:
ils ont tous leur ivresse, ils ont tous leur instant;
lorsqu'on vous voit, le prix est pour la vûe,
& pour l'ouie, alors qu'on vous entend.

Par M. DORAT.

A MADAME DE **,

Sur son départ de Ferney.

Des contraires bel assemblage ;
vous qui, sous l'air d'un papillon ;
cachez les sentimens d'un sage,
revolez de mon hermitage
à votre brillant tourbillon.
Allez chercher l'illusion,
compagne heureuse du bel âge ;
que votre imagination,
toujours forte & toujours légère
entre Boufflers & Voisenon,
répande cent traits de lumiere ;
Que Diane, que vos amours
partagent vos nuits & vos jours !
S'il vous reste en ce train de vie,
dans un tems si bien employé,
quelques momens pour l'amitié,
ne m'oubliez pas, je vous prie ;
j'aurois encore la fantaisie
d'être au nombre de vos amans :
je cede ces honneurs charmans
aux doyens de l'Académie :
mais quand j'aurai quatre-vingts ans,
je prétens, de ces jeunes gens,
surpasser la galanterie,
s'ils me passent en beaux talens.

Par M. DE VOLTAIRE.

LE FAUX COQ,

FABLE.

J'AI lu qu'en un certain village
dont je viens d'oublier le nom,
un coq, au printems de son âge,
avoit usurpé le renom
d'être en amour fort redoutable.
Ce n'étoit pas qu'il fût aimable :
nul esprit, point de sens, un frivole jargon
& de grands airs faisoient en somme
tout le mérite de mon homme,
ou de mon coq du moins (1) ; car je me suis trompé:
mais aux traits que l'on vient de rendre,
il est aisé de se méprendre.
Mon coq donc faisant le huppé,
jarret tendu, la tête altiere,
l'œillade dédaigneuse & fiere,
se vantoit à tout le hameau
chaque jour d'un exploit nouveau.
A son dire, il n'étoit ni poules (2) ni poulettes
qu'il n'eût mises sur le bouton ;
toutes étoient à lui, même les plus discretes :

(1) *Nul esprit, point de sens...... faisoit le mérite de mon coq.* Tournure qui ne paroît pas exacte.

(2) *Il n'étoit ni poules ni poulettes :* le premier *ni* est une faute contre la langue, il faut : *il n'étoit poules ni poulettes...*

tels bruits trouvent crédit, encor qu'ils soient sornettes ;
ils mirent l'alarme au canton ;
du fat l'impertinent langage
alla troubler plus d'un ménage
où régnoit le parfait bonheur ;
même on vit plus d'un mariage
manqué net, grace à l'imposteur.
Ce n'est tout : d'une double grille
on renforça les poulaillers,
& si quelquefois les fumiers
portoient la pauvre volatille,
chaque mère y menoit sa fille
& restoit toujours à côté :
si qu'une langue envenimée
ravit à la gent emplumée,
les plus grands biens de tous, honneur & liberté ;
le premier est sur-tout fort difficile à rendre.
Un autre auroit couru se pendre,
pour expier son crime & ramener la paix :
mais un fat ne se pend jamais ;
le courage lui manque : eh ! s'il étoit son guide,
une femme douce & timide
seroit-elle en bute à ses traits ?
Sexe foible & charmant qu'un sot orgueil outrage,
si comme nous, vous pouviez vous venger,
on vous respecteroit sans doute davantage :
mais voilà sur ce point assez verbiager ;
revenons à mon coq. Loin donc qu'il eût dans l'ame
des remords, il se mit à chanter même game

& pire encor qu'auparavant;
il prétendoit qu'inceſſamment
on alloit voir poulette & poule,
dénicher & mourir d'ennui
ne pouvant vivre loin de lui;
des malades d'amour que grande étoit la foule;
qu'à lui pour les guérir on recourroit bientôt;
que même dans l'incognito (3),
il avoit malgré les vedettes,
& les grilles & les verroux,
déja ſû de quatre poulettes
obtenir quatre rendez-vous.
Il pourſuivoit ſon étalage
tout au beau milieu du village :
alors un autre coq, honnête perſonnage,
bonne tête & franc de collier,
conſidéré ſur ſon paillier,
en un mot coq prudent & ſage,
(on peut l'être dans tout état)
s'approchant, lui dit : mon compère,
de grace à quoi bon tant d'éclat ?
de votre langue de vipère,
faut-il que nous ſouffrions tous ?
ſi vous êtes heureux, eh, bien ! tant mieux pour vous;
pourquoi de toutes vos merveilles
venir nous rompre les oreilles ?
je veux bien vous dire d'ailleurs,
qu'en votre petite gazette,

(3) *Incognito* & *bientôt* ne riment point.

vous avez prôné les faveurs
de telle ou telle autre poulette
dont nous connoissons la vertu.
Vertu de poule ! y pense-tu,
reprit le cocquart petit-maître ?
tu leur en as trouvé peut-être !
elle la reservoit pour toi !
vertu ! le plaisant mot ! aux coqs faits comme moi,
il ne faut pas compter pareilles fariboles.
Comme il achevoit ces paroles,
on vit, ne sais comment, que le godelureau
n'étoit rien qu'un chapon, dont par hazard la tête
s'étoit dérobée au coûteau
qui devoit lui trancher la crête.
On berna l'impudente bête ;
de chaque fumier du hameau,
tout le monde accourut pour être de la fête ;
& vous eussiez vû sur sa peau,
& de l'ongle, & du bec, & d'estoc & de taille,
travailler toute la volaille
& déchirer mon damoiseau.
Sans secours, sans amis, en bute à la canaille,
honni, déplumé, mal en point,
le fat s'en alla dans un coin
cacher sa honte & sa misere.

Plus d'un lecteur ici peut trouver son affaire,
& profiter de mon récit ;
oh ! combien j'en connois qui n'ont que du débit,
pour tous faits & pour tout mérite !

mes beaux petits muguets, que ce trait vous invite
à changer de mœurs & de ton,
ou craignez le sort du chapon.

Par M. DE LILLE.

L'auteur de cette fable a su saisir le vrai ton de ce genre d'ouvrage ; sa narration est un peu lente : mais il y a du naturel & de la naïveté.

A MADAME DE CASSINI,

En lui demandant le Roman d'Almahide.

VOUS me l'avez promis ce volume gothique ;
où tant de fabuleux amans,
de l'amour & des sentimens,
épuisent la métaphysique,
dans leurs éternels complimens,
parlent sans fin, jamais n'agissent,
& d'inanition périssent
dans la crise de leurs sermens.
Combien devoit être importune
l'ardeur de ces héros moulés sur Céladon ;
ne pouvant faire une chanson,
sans y fourrer le soleil ou la lune !
Ainsi que vous, je ne veux lire un mot
des billets doux, des galans logogrifes,
de tous ces combats apocrifes
où le plus brave est souvent le plus sot:

mais s'il se trouve en ce recueil si fade ;
héroïne sensible & vive tour-à-tour,
dont les yeux commandent l'amour ;
& dont la voix le persuade,
qui réchauffe par la gaîté,
l'air un peu froid de la décence ;
de l'amitié sente la volupté,
& fuyant quelquefois le bruit & l'affluence ;
dépose avec simplicité
dans le sein de la confiance,
les couronnes de la beauté :
dans ce portrait alors reconnoissant le vôtre ;
à loisir je suivrai chaque coup de pinceau,
surpris qu'en l'autre siécle on ait fait un tableau ;
dont le modèle est dans le nôtre.

Par M. DORAT.

Il y a dans ces vers beaucoup d'esprit & de délicatesse. Il en est peu sur tout qui finissent d'une maniere aussi heureuse.



VERS
A CLÉONICE.

J'Avois dessein de vous écrire ;
déja mille amours voltigeans,
pour servir l'ardeur qui m'inspire,
redoubloient leurs soins obligeans.
L'un d'une plume de ses aîles,
me prêtoit le secours charmant ;
l'autre à la tailler promptement,
employoit ses fléches mortelles (1).
L'un m'éclairoit de son flambeau ;
celui-ci dressoit mon pupître,
& vouloit que dans son bandeau,
l'on vous envoyât mon Epître.
Ceux-là me redisoient des vers
qu'avoit composé la tendresse ;
l'autre appuyé sur la paresse
soupiroit quelques nouveaux airs.
Chaque amour de sa bienveillance
me donnoit un gage certain ;
ils approuvoient tous ma constance ;
l'espoir me conduisoit la main.
Plusieurs présidoient à l'ouvrage ;
près d'eux paroissoient les plaisirs,
que la vertu triste & sauvage,

(1) *Mortelles* n'étoit pas l'idée qu'il falloit rappeller dans cet endroit.

tenoit séparés des desirs.

Les Amours travailloient ensemble;
vous seule les occupiez tous;
quand le sentiment les rassemble,
leurs travaux sont dignes de vous.

Un seul mot, il en contient mille;
& je le répétois toujours,
exprimoit ce que les Amours
à dire trouvent si facile.

Combien de fois dans cet écrit
avois-je tracé : je vous aime!
combien de fois l'ai-je redit,
pensant le redire à vous-même!

Les Amours me l'avoient dicté;
jugez si l'ouvrage étoit tendre!
craindriez-vous de les entendre?
ils vous disoient la vérité.

Mon Epître étoit presque faite;
lorsqu'un Dieu, vrai tyran du cœur,
que toujours le scrupule arrête,
osa s'ériger en censeur.

Le trait semble un peu téméraire:
vouloir corriger les Amours!
Maîtres dans l'art heureux de plaire,
ils sauront l'emporter toujours.

Le Respect jugea cet ouvrage,
tel qu'un moraliste dévot,
qui souvent sur le moindre mot,
condamnera tout un passage.

Tantôt c'étoit un sentiment

qu'il traitoit de fade maxime ;
tantôt, au lieu d'amour constant,
il mettoit simplement, estime.
Cette réforme déplut fort
à tous les fils de Cythérée ;
animés du même transport,
par eux l'Epître est déchirée (2).
Toute la troupe s'envola ;
le doux espoir suivit leur trace ;
en vain ma voix les rappella :
le respect causoit ma disgrace.
Lui seul me conduit aujourd'hui ;
il me laisse encore la constance :
mais, hélas ! quelle différence
je trouve entre l'amour & lui !
L'un est enfanté par la crainte ;
il ne sait point former de vœux ;
lui-même il resserre les nœuds
dont l'embarasse la contrainte.
L'autre est fils de la liberté ;
le caprice guide ses aîles ;
ses faveurs, comme sa beauté,
nous paroissent toujours nouvelles.
Par ces deux différens portraits,
jugez de ma douleur extrême !
l'un de ces dieux permet que j'aime ;
l'autre s'oppose à mes souhaits.
Vous seule, aimable Cléonice ;

(2) *Animés du même transport, par eux l'Epître est déchirée.* Construction defectueuse.

pouvez les accorder tous deux ;
l'amour n'aura point de caprice ;
le respect formera des vœux.

Par M. D'ARNAUD.

Il y a des tableaux agréables dans ces vers ; l'idée en est fort ingénieuse.

A UNE DAME

Qui se miroit dans une fontaine.

VOULEZ-VOUS imiter Narcisse,
dans son amour, dans son supplice,
de soi-même insensé rival ?
Doris, si telle est votre envie,
accordez-moi l'original,
& je vous céde la copie.



IDAS,

Traduction libre de la cinquiéme Idylle de M. GESSNER.

Sur le bord d'un canal, dont l'onde transparente
de l'à four du Soleil répétoit la clarté,
l'heureux Idas avoit goûté
de la fin d'un beau jour la fraîcheur séduisante;
La nature en silence avoit charmé ses sens;
le sombre azur des cieux, le calme des prairies;
que le seul rossignol troubloit par ses accens,
l'avoient plongé pour quelques tems
dans les plus douces rêveries.
Mais bientôt il revint à cet humble séjour
où le destin l'avoit fait naître.
Vis-à-vis sa cabane est un berceau champêtre,
qui la défend des traits brûlans du jour :
Il vit là son vieux père assis sur l'herbe verte,
qui sommeillant paisiblement,
soutenoit sur un bras sa tête découverte.
Tantôt les yeux fixés sur cet objet charmant,
Idas avec respect le contemple & l'admire;
& tantôt transporté par un tendre délire,
à travers le feuillage il regarde les cieux,
& des ruisseaux de pleurs s'échappent de ses yeux;

Mortel, dont l'existence à mon cœur est si chère ;
ô toi, qu'après les Dieux j'aime si tendrement,
ô mon meilleur ami, mon bienfaiteur, mon père,
comme tu dors tranquillement !
que le sommeil est doux, quand l'ame est innocente !
Sans doute tu venois, sensible à leurs présens,
sous cette voûte verdoyante,
offrir aux Dieux le tribut & l'encens
de ton ame reconnoissante ;
& le sommeil aura surpris tes sens.
Mon nom sans doute étoit mêlé dans ta prière ;
que je suis fortuné ! le ciel reçoit tes vœux :
car autrement, pourquoi notre chaumière
seroit-elle à l'abri de tous vents orageux ?
pourquoi le ciel propice à ce canton fertile,
sous le poids de leurs fruits, plîroit-il nos rameaux ?
pourquoi répandroit-il une abondance utile
sur nos champs & sur nos troupeaux ?
Lorsque touché des soins que j'ai pour ta vieillesse ;
le plaisir fait couler des larmes de tes yeux ;
lorsque tournant tes regards vers les cieux,
d'un air content tu bénis ma jeunesse ;
alors quels sentimens me pénétrent pour toi !
mon sein se gonfle ; à peine je respire ;
mon visage de pleurs est baigné malgré moi :
à ces transports, mon cœur ne peut suffire.
Aujourd'hui même encore, lorsque sur ce gazon,
aux premiers feux de la clarté naissante,
tu venois ranimer ta force languissante,
tes regards parcouroient cet immense horizon,

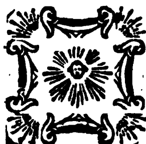
Voyant de tous côtés la plaine jauniſſante ;
qui nous offre l'eſpoir d'une heureuſe moiſſon ;
voyant de nos brebis la troupe bondiſſante,
prête à t'abandonner leur lait & leur toiſon :
« Mes cheveux, diſois-tu, ſont blanchis dans la joie ;
» mon fils, rends grace au ciel des biens qu'il nous
» envoie.
» Et vous, heureux climats, ô champs bénis des
» cieux,
» où j'ai vu comme un jour s'écouler mes années ;
» proſpérez à jamais, mes yeux, mes triſtes yeux
» n'ont pas long-tems à voir vos plaines fortunées ;
» bientôt je dois quitter ces campagnes bornées,
» pour un ſéjour plus vaſte & plus délicieux ».
O mon père, il faut donc que la rigueur céleſte
t'enlève pour jamais des lieux où je te voi !
oh ! que pour moi ce jour doit être un jour funeſte !
Je ne puis y penſer ſans friſſonner d'effroi.
Quand tu ne feras plus, oui, je veux, ô mon père,
je veux près de ta tombe élever un autel ;
là, j'irai chaque jour où d'un triſte mortel
j'aurai pu par mes ſoins adoucir la miſère,
le front ceint d'un ciprès nouveau,
rendre hommage à ta cendre, & fleurir (1) ce tom-
beau.
Il ſe tait ; & ſon cœur à ſa tendreſſe en proie,
eſt tour-à-tour ému par la crainte ou la joie.

(1) On dit bien *cet arbre fleurit :* mais *fleurir quelqu'un, fleurir un tombeau,* n'eſt admiſſible tout au plus que dans le ſtyle familier.

Comme il repose doucement !
quelle sérénité sur son front est empreinte !
quel songe autour de lui voltige en ce moment !
sur son visage heureux, la bienfaisance est peinte.
Sans doute le sommeil à son cœur satisfait,
retrace en cet instant tout le bien qu'il a fait.
Comme il sourit ! la joie est pour le juste,
& les longs jours en sont les fruits.
Quel doux éclat répand l'astre des nuits
& sur ses cheveux blancs & sur son front auguste !
Puisse le frais du soir, puissent les vents fâcheux
de ses débiles ans respecter la foiblesse !
Dieux ! détournez de lui leur souffle dangereux ;
& si d'un tendre fils vous exaucez les vœux,
aux dépens de mes jours prolongez sa vieillesse.

Par M. BLIN DE SAINMORE.

Le Traducteur de cette Idylle a sû conserver tout le sentiment qui respire dans l'original, & il l'a embelli des charmes d'une versification douce & harmonieuse. Cet essai doit faire desirer que le même Auteur nous donne une traduction complette de toutes les Idylles de M. Gessner.



ÉPITRE
AU ROI
DE DANNEMARCK.

QUOI! dans la saison de l'ivresse,
& des prestiges séducteurs,
lorsque le trône & ta jeunesse
pourroient excuser tes erreurs,
par toi, sur tes pas enchaînée,
la raison guide tes projets,
& t'arrachant de ton palais,
malgré les soupirs d'hyménée,
malgré les pleurs de tes sujets,
tu viens parmi nous comme un sage,
sans étiquette, sans flatteurs,
n'ayant de garde à ton passage,
que ta bienfaisance, tes mœurs,
& les graces de ton bel âge!
Du tableau que t'offrent ces lieux;
ta prompte & vive intelligence
saisit la mobile nuance,
& s'instruit même par nos jeux.
Plein d'une aménité charmante;
tu souris à tous nos talens,
& tu voyages à vingt ans,
comme le Czar fit à quarante.

Que dis-je ? lorſqu'en nos climats,
il chercha des ſecrets utiles,
& qu'il recueillit dans nos villes
de quoi féconder ſes états,
je ne ſais quelle ombre funèbre
ſembloit obſcurcir ſon laurier ;
ce n'étoit qu'un héros célèbre,
un politique meurtrier ;
ſa main, de ſang déjà rougie,
avoit peſé ſur les mortels ;
déteſtant ſes excès cruels,
on n'admiroit que ſon génie :
ainſi ſous un ciel orageux,
une cométe menaçante
fixe les regards curieux
du vulgaire qu'elle épouvante.

Qu'un prix plus noble t'eſt bien dû !
tout ſéduit en toi, rien ne bleſſe ;
par aucun retour de triſteſſe,
notre hommage n'eſt combattu,
& cet encens que l'on t'adreſſe,
eſt auſſi pur que ta vertu.
Abſolu, tu ſais être juſte ;
le fier deſpotiſme à tes yeux
n'eſt, dit-on, que le droit auguſte
de faire à ton gré des heureux.
A l'infortuné qui t'implore,
ta bonté laiſſe un libre accès ;
tous ces héroïques forfaits,
que de ſi beaux noms on décore ;
ton cœur les hait ou les ignore ;

ta main ne s'est ouverte encore
que pour répandre des bienfaits;
Tu n'as point encor sur le trône
éprouvé ces fatals instans,
où de ses rayons foudroyans
un Roi doit armer la couronne (1);
tous ceux dont l'éclat t'environne,
sont les doux rayons du printems:
tel le jour en naissant colore
l'univers, dans l'ombre engourdi,
& renouvelle à son aurore
les champs qu'il brûle à son midi.
Voilà d'où vient notre délire:
protecteur de l'humanité,
on aime en toi ce qu'on admire;
Loin des limites emporté,
peut-être aussi que notre zèle
importune ta majesté,
en voulant s'épuiser pour elle.
Mais, attentif aux grands objets,
tu n'as point jugé les Français,
par ces ardeurs trop indiscrettes;
par nos soupés & nos couplets,
& le jargon de nos coquettes;
tu vas chercher la nation
dans nos savantes galeries,
dans le cabinet de Buffon,
aux atteliers de ces génies,

(1) *Un Roi qui arme la couronne de ses rayons foudroyans* Style un peu recherché.

rivaux heureux de Girardon ;
&, par les Muses attendries,
guidé vers les bois d'Hélicon,
tu viens dans nos Académies,
des fleurs que l'Amour t'a choisies,
parer l'autel de la raison.

Au sein de notre auguste Maître,
tu goûtes ces épanchemens,
ce plaisir pur, ces sentimens,
que tous deux vous devez connoître,
mais inconnus aux courtisans.
Ton ame a des droits sur la sienne :
à ton âge il sait se plier ;
sa tête, courbant son laurier,
se mêle aux roses de la tienne ;
& sur ton front laissant couler
des pleurs de joie & de tendresse,
il aime, il adopte, il caresse
un jeune Roi qui l'intéresse,
& promet de lui ressembler.
Le charme de cette entrevue
doit tout embellir à tes yeux,
& fixer ton ame en ces lieux,
quand tu les prives de ta vue.
Ah! pour qui pense comme toi,
(sans compter même notre hommage)
le plaisir de voir un bon Roi,
valoit la peine du voyage.

A MADAME NÉKER,

En lui envoyant les Vers au Roi de Dannemarck.

CES vers sont approuvés par toi ;
c'est pour eux un charmant présage ;
de la Beauté j'ai le suffrage :
que craindrois-je d'un jeune Roi,
qui, charmé de lui rendre hommage,
est son sujet ainsi que moi ?
Tu me rends fier de mon ouvrage.
Jusqu'à ce jour j'ai peu flatté ;
je suis indépendant, & juste ;
j'appartiens à la vérité,
c'est une Reine assez auguste.
Mais pouvoir célébrer deux Rois,
qui n'ensanglantent point la terre,
qui, de l'homme pesant les droits,
font tout le bien qu'ils peuvent faire ;
ce prodige, sous l'hémisphère,
ne se rencontre qu'une fois,
& ne permet point de se taire.
D'ailleurs, à ma sincérité,
je ne crois pas que je déroge ;

cet écrit n'eſt point un éloge ;
c'eſt le cœur ſeul qui l'a dicté.

Par M. DORAT.

Malgré la multitude des hommages adreſſés au Roi de Dannemarck, il a certainement reçu très-peu d'éloges auſſi flatteurs & de vers auſſi bien faits. L'Epître que M. Dorat lui a adreſſée, eſt pleine de graces & de la plus heureuſe facilité.

A MADAME
LA COMTESSE DE S**,

Qui a une très-belle voix, & qui joue du violon comme les plus grands Maîtres.

SOUS tes doigts, l'archet d'Apollon
étonne mon ame & l'enchante ;
j'entends bientôt ta voix touchante ;
j'oublie alors ton violon ;
tu parles, & mon cœur plus tendre,
de ta voix ne ſe ſouvient plus :
mais tes regards ſont au-deſſus
de tout ce que je viens d'entendre.

Par M. DE VOLTAIRE.



A M. LE PRINCE DE B**

VENEZ ici passer des jours sereins ;
ne dédaignez pas un asyle
que l'amitié para de ses modestes mains.
L'intrigue de la Cour, le fracas de la Ville,
sont pour vous enchaîner des efforts superflus :
des goûts plus innocens, un bonheur plus tranquille,
conviennent mieux à vos vertus.
Les fleurs & les moutons qu'on trouve en nos retraites,
valent vos Dames, vos Seigneurs :
bien de ces Messieurs sont des bêtes ;
peu de ces Dames sont des fleurs.

Par M. le Chevalier DE B**.

A Mlle TERRIER.

JE vois en vous Clémence Isaure ;
j'y revois la tendre Sapho ;
Terrier, qui vous voit, vous adore,
qui vous entend, veut être écho.

Si la Pucelle d'Orléans
par ses beaux faits sauva la France,
Terrier l'orne par ses talens :
à qui doit-on la préférence ?

Par M. le Baron DE SAINPORT, *âgé de dix ans.*

IMITATION

De l'Ode d'Horace : *Mater sæva Cupidinum.*

J'Avois envain quitté l'amoureux esclavage :
la mère des Amours, des Graces & des Jeux,
la Volupté, Bacchus, aujourd'hui tout m'engage
à reprendre de nouveaux nœuds.

Je brûle pour Glycère, & sa beauté m'enchante ;
sa folâtre gaîté, ses regards séduisans,
les roses de son teint, sa blancheur éclatante,
ont sans peine enflammé mes sens.

Vénus & tous ses feux ont passé dans mon ame ;
elle a choisi mon cœur pour être son séjour ;
& ce cœur consumé par sa brûlante flamme,
servira de temple à l'Amour.

Dans les transports charmans de mon ardeur nouvelle,
je ne puis me livrer qu'à mes tendres desirs ;
& desormais ma lyre aux sons guerriers rebelle,
ne chantera que les plaisirs.

Viens, Glycère, il est tems d'appaiser la Déesse ;
rendons-la, s'il se peut, favorable à nos vœux,
& qu'un lit de gazon, dans notre douce ivresse,
nous serve d'autel à tous deux.

Par M. Rigoley de Juvigny.

A UN AMI,

SUR SON MARIAGE.

FORT bien : te voilà donc lié !
te voilà pris tout comme un autre !
du célibat le grand Apôtre,
mon Philosophe est marié.
Que ce prodige m'intéresse !
Irréprochable dès vingt ans,
& sans dettes, & sans maîtresse,
tu riois des égaremens
& des plaisirs de ma jeunesse ;
tu riois : ton cœur est changé ;
il aime enfin ; une foiblesse
te rend heureux : je suis vengé.
Oh ! que ta femme doit te plaire !
ce doit être un objet charmant :
sur la beauté, sur l'agrément,
tout Poëte est juge sévère.
Il faut, pour captiver nos cœurs,
bien plus de charmes qu'on ne pense ;
accoutumés dès notre enfance
aux objets les plus séducteurs,
en commerce avec les Corines,
les Amadis & les Didons,
de bonne foi, nous ne pouvons

ſur ces rejettons careſſans (3) ;
les doux rayons de leur printems
la réchauffent dans ſa vieilleſſe.
Courage, Philoſophe heureux!
oublions la triſte décence ;
mêle des fleurs à leurs cheveux ;
préſide toi-même à leurs jeux ;
ris de leur aimable ignorance,
& redeviens enfant pour eux.

Mais tandis qu'auprès d'une amante ;
tu fais, ſans ſortir de chez toi,
goûter en paix, goûter ſans moi,
une félicité touchante,
ton ami, loin de vos regards,
& du ſoleil de la Provence,
parmi le bruit & les brouillards,
vers mille objets envain s'élance ;
oui, ni le charme des beaux arts,
ni l'amitié, ce bien ſuprême,
rien ne peut, ſur ces bords que j'aime,
remplir le vuide de moi-même ;
cent fois mon cœur s'eſt rappellé
notre beau ciel que je regrette ;
vers ma patrie & ta retraite,
ce cœur cent fois à revolé :
mais, hélas! dois-je te le dire ?
ſi je puis voir jouer demain
l'Avare, Caſtor ou Zaïre,

(3) *Rejettons careſſans.* La métaphore de *rejettons* eſt priſe de l'idée des *plantes*, à qui l'épithète de *careſſans* ne peut convenir.

si cet ami, chantre divin,
pour ce Russe que l'on admire,
va de Milton toucher la lyre,
plus de projets d'obscurité,
de retraite, de liberté;
talens, plaisirs, je vous adore;
& toi, Paris, séjour des arts,
séjour brillant à mes regards,
je me trompois : je t'aime encore.

Par M. BARTHE.

Cette pièce est une des meilleures que nous ait donné M. Barthe. Il a su y réunir le mérite du sentiment aux graces piquantes qui regnent dans ses autres Epîtres.

FIN.

TABLE.

PIÉCES ANONYMES.

Fin de la Table.

NOTICE

DE TOUS LES OUVRAGES DE POÉSIE

QUI ONT PARU EN 1768.

NOTICE

DE TOUS LES OUVRAGES DE POÉSIE

QUI ONT PARU EN 1768.

POEMES.

*LA NOUVELLE ZÉLIS AU BAIN, Poëme en six chants. Paris, Merlin. in-8°. de 78 pages, avec des gravures.

La premiere édition n'avoit que quatre chants. Il y a dans ce Poëme de la légéreté, de la délicatesse, mais trop souvent de l'esprit à la place de sentiment; d'ailleurs est-il naturel de supposer que deux amans restent au bain, malgré les apprêts d'un orage affreux?

L'Isle Merveilleuse, Poëme en trois chants, traduit du grec; suivi d'Alphonse ou de l'Alcide Espagnol, Conte moral; par M. Dorat. in-8°. avec gravures. Amsterdam, Paris, Delalain. *Deux ouvrages d'un genre un peu libre. Dans*

* Cette étoile désigne les secondes éditions.

le premier ; de l'imagination, des longueurs ; dans le second, des détails piquans & des situations extrêmement plaisantes.

Laïs & Phryné, Poëme en quatre chants, petit in-8°. Londres, Paris, Panckoucke.

Fictions peu amusantes ; poësie facile & au-dessous du médiocre.

Les Victimes, Poëme héroï-comique en quatre chants. Amsterdam, Paris, Delalain, in-8°.

Allégorie contre les Jésuites ; point de bonne plaisanterie.

Sélim & Sélima, Poëme imité de l'Allemand ; suivi du Rève d'un Musulman, traduit d'un Poëte Arabe, & précédé de quelques réflexions sur la Poësie Allemande ; par M. Dorat. Leipsick, Paris, Jorry, Delalain. in-8°. avec des gravures.

L'Auteur Allemand est M. Wiéland. Le Poëte François a rendu beaucoup des détails délicieux de l'original : mais, dans son imitation, l'abondance des images poëtiques nuit quelquefois à l'effet des choses de sentiment.

La Fête de la Rose, Poëme. Petite brochure in-8°. Amsterdam, Paris, Merlin.

Abrégé chronologique des figures de la Bible,

mis en vers François par Mademoiselle **. Paris, Ballard.

Poëme sur le Symbole des Apôtres & sur les Sacremens de l'Eglise, par M. Cerveau, Prêtre. in-12. broché. Paris, veuve Savoye.

La Passion en vers & en dialogue. in-12. broc. Avignon, Paris, La Combe.

ODES, CANTIQUES, &c.

LES PLAISIRS DE L'ESPRIT, Ode qui a remporté le prix au jugement de l'Académie Royale des Sciences & Beaux Arts de Pau en 1768, par M. l'Abbé de Malespine. In-8°. broché. Paris, Lesclapart.

Peu d'enthousiasme, quelques strophes assez belles. On a imprimé à la suite une autre Ode fort inférieure à la premiere; le sujet est la Fête de la Rose.

La fondation des Empires, Ode au Roi de Dannemarck, par M. Rousseau. Paris, in-4°. de 9 pages.

Le sujet de cette Ode est rempli d'une maniere un peu vague: on y trouve plusieurs strophes qui annoncent du talent pour la Poësie lyrique.

Cantiques & Opuscules notés, à l'usage de la Paroisse S. Sulpice. in-8°. br. Paris, Crapart.

au prix, M. Leprieur eſt un de ceux qui ſont le mieux des vers. Le défaut de preſque toutes ces piéces académiques eſt le ton déclamateur.

Les Ruines, Epître qui a concouru au prix de l'Académie Françoiſe, par M. Cœuille. Paris, veuve Regnard, 15 pages.

Des tableaux intéreſſans, de la morale; pluſieurs belles tirades, quelques vers négligés.

Que notre ame peut ſe ſuffire à elle-même, Epître philoſophique qui a concouru pour le prix de l'Académie Françoiſe, par M. Mercier. Londres, in-8°. de 16 pages.

Piéce ſupérieure aux autres ouvrages en vers du même Écrivain.

Lettre de Marie-Françoiſe de la Baume, Ducheſſe de la Valliere, à Louis XIV. Paris, in-8°. de 5 pages.

Sujet heureux.

Epître à un jeune homme ſur la néceſſité d'être utile & ſur l'uſage des talens, par M. Léonard, in-8°. de 4 pages.

Trop d'idées métaphyſiques, quelques beaux endroits, ſtyle inégal.

L'Hermitage Royal, ou les Jardins du petit Trianon,

non, Poëme qui a concouru pour le prix de l'Académie Françoise, &c.

Des vers faciles, des images riantes.

Epître d'un père, pour servir de consentement de mariage à son fils; qui a concouru pour le prix de l'Académie Françoise; par M. A****, Avocat au Parlement. Paris, veuve Regnard, in-8°. de 12 pages.

Ni pensées, ni sentiment, ni versification.

Epître d'un fils à sa mère, piéce qui a concouru pour le prix de l'Académie Françoise; par M. l'Abbé de Langeac. Paris, Lejay, in-8°. de 34 pages.

Cette piéce est suivie d'une Ode sur la Colère, & d'une Eglogue du même Auteur.

CONTES.

Les Cerises & la double méprise, Contes en vers, &c. (Par M. Dorat), La Haye, Paris, Jorry, Delalain, in-8°. avec gravures.

Il y a des détails charmans dans le premier Conte : mais l'intérêt qu'on prend à la jeune Fermiere, qui en est l'Héroïne, fait tort à ce qu'il peut y avoir de plaisant dans cette aventure.

EPITRES.

Héroïdes, Lettres amoureuses, &c.

HÉROIDES ou Lettres en vers, troisiéme édition, revue, corrigée, augmentée & ornée de gravures, par M. Blin de Sainmore. Paris, Delalain, in-8°. de 144 pages.

Ouvrages annoncés dans les Notices des années précédentes.

Lettre de Dom Carlos à Elisabeth, suivie d'un passage de l'Aminte du Tasse, traduit en vers, & du Poëme de la Nuit, imitée de Gessner. Londres, Paris, veuve Duchesne & Panckoucke, in-8°. avec gravure.

Sujet intéressant, versification foible.

* Lettre de Dulis à son ami, par M. Mercier, nouvelle édition. Amsterdam, Paris, Lejay, in-8°. de 48 pages, avec gravures.

L'Auteur a fait des corrections à cette Lettre.

L'heureux Jour, Epître à mon ami. Paris, veuve Duchesne, in-8°. de 29 pages, avec gravures.

Style lâche, point de coloris, quelques étincelles de sentiment.

L'union des talens militaires, de la Politique & des Lettres, à M. le Comte du Châtelet-

Lomont, Ambassadeur à la Cour d'Angleterre. Paris, Lambert, &c.

Trente Strophes.

Epître à la Nation Françoise, sur l'établissement des Invalides, de l'École Militaire, & sur l'Édit de création d'une Noblesse militaire donné en 1750; avec des réflexions d'un Philosophe dans son cabinet, lues dans une Assemblée publique de l'Académie d'Amiens, par M. Vallier, Colonel d'Infanterie, des Académies d'Amiens & de Nancy.

POESIES DIVERSES.

Mes Fantaisies, (par M. Dorat), in-8°. broché. Amsterdam, Paris; Bauche, Jorry.

Ce Recueil des Poësies légeres de M. Dorat étoit désiré depuis long-tems. On peut juger de ce qu'il contient par les jolies piéces de cet Auteur, répandues dans les différens volumes de cet Almanach.

Fables nouvelles, divisées en six livres & dédiées à Monseigneur le Dauphin, par M. Grozelier, P. D. L. O. Paris, Desventes, Dijon, Lagarde, in-12.

De la simplicité qui dégénere souvent en foiblesse. Plusieurs fables agréables, mais presque toujours des moralités extrêmement communes.

Suite de tout un peu, ou les Amusemens de la Campagne. Amsterdam, Paris, Lejay, in-12.

Il y a très-peu de vers dans ce recueil, & ceux qu'on y trouve ne font pas regretter qu'il n'y en ait pas davantage.

L'Hermitage, Romance imitée de l'Anglois, par M. Feutry. Soissons, Paris, in-8°. de 16 pages.

Histoire intéressante. L'Auteur a saisi dans plusieurs couplets le style de la Romance; sa diction n'est pas toujours bien pure.

Le Sommeil d'Aminthe, par Madame Guibert. Amsterdam, Paris, veuve Duchesne, in-8°. de 12 pages.

Quelques vers singuliers, des idées vagues.

Mèlanges de Littérature pour servir de supplément à la derniere édition des Œuvres de M. de Voltaire. Genève, Paris, Hérissant, in-12.

Presque tous les morceaux rassemblés dans ce Supplément, sont déja connus & même assez anciens.

Recueil d'Opuscules Littéraires, avec un Discours de Louis XIV à Monseigneur le Dauphin, &c. Amsterdam, Paris, Saillant, 1 vol.

Il n'y a de Poësies dans ce recueil, que trente

à quarante pièces de l'Abbé Regnier Desmarais, imprimées à la fin du volume.

Mêlanges Historiques, Critiques, de Physique, de Littérature & de Poësie, par M. le Marquis d'Orbessan, Président à Mortier du Parlement de Toulouse. Toulouse, Birosse, Paris, Merlin, 4 vol. in-12.

Etrennes aux Sages, ou Voyage du premier jour de l'an, à Madame de B. à Philosophie, aux dépens d'une Compagnie de François, brochure de 30 pages.

ŒUVRES.

ŒUVRES de M. de Voltaire, ornées d'estampes, dessinées par M. Gravelot & gravées par les meilleurs Maîtres. Paris, Panckoucke, in-4°. grand papier.

Les sept premiers volumes de cette magnifique édition paroissent depuis sept à huit mois.

Poësies diverses de deux Amis, ou Pièces fugitives de M. M. D. D. & de M. F. D. N. E. L. (M. Mailly, de Dijon & M. François de Neufchâteau, en Lorraine). Amsterdam, Paris, Delalain; Dijon, veuve Coignard, in-4°. de 143 pages.

Dans les Poësies de M. François, un style vuide, de la foiblesse, de la douceur & quelque-

fois de l'harmonie; la manière de M. Mailly a quelque chose de plus ferme.

Poëfies & Œuvres diverfes de M. de la Louptiere, de l'Académie des Arcades de Rome. Londres, Paris, Laurent Prault, 2 vol. in-8°.

Vers de Société; il y a fept à huit Piéces affez jolies.

Œuvres mêlées de M. de Rozoi. Amfterdam, Paris, Defventes, 2 vol. in-12.

Une imagination peu gênée par le goût. Plufieurs Piéces libres, mais point du tout dangereufes. Des Fables, des Epîtres, des Contes, des Chanfons, & des Piéces fugitives en vers & en profe.

RECUEILS

De Poëfies de différens Auteurs.

Almanach des Mufes pour l'année 1768. Paris, Delalain, in-12. broché.

La nouvelle Anthologie Françoife, ou Recueil de Madrigaux & d'Epigrammes, depuis Marot jufqu'à ce jour, avec un abrégé de la vie de chaque Auteur. Amfterdam, Paris, Delalain, 2 vol. in-12.

OUVRAGES PÉRIODIQUES.

Il y a trois Journaux dans lefquels on eft

en usage de mettre des Poësies fugitives : le Mercure de France, *le* Journal de Verdun, *& le* Journal des Dames. *On en insere quelquefois dans l'*Année littéraire, *& le* Journal Encyclopédique. *Les autres Journalistes se contentent de donner l'extrait des Ouvrages de Poësie, à mesure qu'ils paroissent.*

THÉATRE.

Tragédies représentées.

*Les Scythes, par M. de Voltaire, nouvelle édition, corrigée & augmentée. Paris, Lacombe, in-8°.

Artaxerce, Tragédie de M. le Mierre. Paris, Vallat-la-Chapelle, in-8°.

Le sujet de cette Tragédie, tiré de Métastase, est le crime d'un ambitieux, qui, pour placer son fils sur le Trône, assassine son Souverain, & l'embarras de ce fils qu'on croit coupable & qui ne veut pas découvrir que son père est le véritable criminel. Cette Piéce est bien conduite; le rôle d'Artaban n'est peut-être pas assez vraisemblable : mais celui d'Émirène, amante du fils, a été applaudi généralement; il y a de la chaleur & de l'éloquence dans les scènes où elle le défend du crime dont on l'accuse.

Beverley, Tragédie Bourgeoise, imitée de l'An-

glois, en 5 actes, en vers libres, par M. Saurin, de l'Académie Françoise. Paris, veuve Duchesne, in-8°.

Piéce qui a attiré un concours prodigieux au Théâtre François. La plûpart des caractères y sont bien tracés, à l'exception de celui de l'ami de Beverley, vil scélérat qu'on revoit trop souvent sur la scéne. Les fureurs du jeu sont rendues avec énergie, sur-tout dans le quatriéme acte qui a produit beaucoup d'effet; mais le cinquiéme acte a révolté le plus grand nombre; c'est Beverley qui leve la main sur son fils pour lui ôter la vie, & qui ensuite s'empoisonne lentement à la vue des spectateurs.

Tragédies non représentées.

Euphémie, Drame par M. d'Arnaud. Londres, Paris, Lejay, in-8°. avec gravure.

Piéce du même genre que le Comte de Comminge, mais peut-être un peu moins sombre & plus touchante. C'est un des Drames modernes où l'on trouve le plus de développemens & où l'on ait le mieux observé les bienséances théâtrales dans les caractères. La situation qui fait le nœud de la Piéce est neuve. Le dénouement joint les effets de la terreur à ceux du plus grand pathétique.

* Le Comte de Comminge ou les Amans mal-

heureux, Drame en trois actes. Troisiéme édition, augmentée d'un nouveau Discours & d'un Précis plus détaillé de l'Histoire de la Trappe, avec une Estampe nouvelle. Paris, Lejay, in-8°.

Ericie ou la Vestale, Drame en trois actes en vers, par M. Fontanelle. Paris, in-8°. de 56 pages.

Situations intéressantes, dénouement frappant. Trop d'inaction de la part du principal personnage dans les premiers actes.

La mort de Caton d'Utique, Tragédie en trois actes. Paris, Delalain, in-8°.

Piéce assez froide; c'est peut-être la faute du sujet. Versification commune; c'est la faute de l'Auteur.

Valdémar, Tragédie, par M. Soubry. Lyon, Paris, veuve Duchesne, in-4°. de 88 pages.

Comédies représentées.

LES FAUSSES INFIDÉLITÉS, en un acte & en vers; par M. Barthe, de l'Académie de Marseille. Paris, Prault, in-8°.

Un dialogue vif & brillant, quelques scènes d'un très-bon comique, de la légéreté, de la finesse, de l'esprit sur-tout: d'un autre côté, des

rôles trop visiblement contrastés, & la conduite du fat de la Pièce assez peu naturelle.

Les deux Frères ou la Prévention vaincue, Comédie en cinq actes & en vers, par M. Moissy, Paris, Hérissant.

Intrigue peu vraisemblable, style négligé, une bonne scène.

Comédies non représentées.

* L'HONNETE CRIMINEL OU L'AMOUR FILIAL, Drame en cinq actes, par M. Fenouillot de Falbaire. Seconde édition. Amsterdam, Paris, Merlin. in-8°. avec gravures.

L'Auteur a fait un très-grand nombre de corrections à cette pièce, & les situations touchantes y produisent plus d'effet.

Le triomphe de la Probité, Comédie en deux actes, en prose, imitée de l'Avocat de M. Goldoni, par Madame Benoît. Par. Lejay. in-8°.

On n'a point transporté dans cette Comédie toutes les beautés de la pièce Italienne, & on y a introduit des défauts qui n'y sont point.

Zophilette, Conte de M. Marmontel, mis en scènes & en ariettes. Londres, Paris, Merlin. in-8°.

Sujet tiré du Conte de Laurette. Les ariettes

y paroissent déplacées ; Zophilette s'exprime avec trop d'esprit ; l'on n'a point fait passer dans cette piece le dénouement touchant du Conte de M. Marmontel.

L'Ecolier devenu Maître ou le Pédant joué, Comédie en trois actes & en prose, par M. Quétant. Paris, Cailleau, in-8°.

Farce qu'on nous donne comme un essai dans le genre de Moliere & de Goldoni.

Nanine, sœur de lait de la Reine de Golconde, Comédie en trois actes. Paris, veuve Duchesne, in-8°.

Imitation fort médiocre de l'Opéra d'Aline, elle est mêlée de couplets sur les plus jolis airs connus.

La Bataille de Fontenoy ou l'Apothéose moderne : trois actes. Chambord, Paris, Despilly.

On a voulu célébrer le Conte de Saxe dans cette piéce ; la mémoire de ce grand homme pouvoit se passer d'un pareil hommage ; l'élection de Hugues Capet est le sujet du Prologue.

La Supercherie réciproque, Comédie en un acte en prose, par Madame Benoît. Amsterdam, Paris, Durand. in-8°. de 51 pages.

Dialogue peu naturel ; ni intérêt, ni style.

Les Filles à marier, Comédie en un acte en vers, par Madame Guibert. in-8°. br. Amſterdam, Paris, veuve Ducheſne.

Il n'y a pas d'apparence qu'on ait voulu peindre dans cette piéce les mœurs du ſiécle préſent; c'eſt un amant qui s'enivre, pour obtenir en mariage la fille d'un ivrogne.

Le Mariage clandeſtin, Comédie. in-8°. broch. Amſterdam, Paris, Léjay.

Piéce qui a fourni le ſujet de Sophie ou le Mariage caché, Comédie repréſentée à Paris, ſur le Théâtre Italien, le 4 Juin dernier.

Henri IV, ou la Réduction de Paris, en trois Actes, par M. P. de V. in-8°. br. Leyde, Paris, La Combe.

Le Marchand de Veniſe, Comédie, traduite de l'Anglois de Shakeſpeare. Londres, Paris, Grangé, Delalain, in-8°.

La fauſſe délicateſſe, Comédie en cinq actes, en proſe, traduite de l'Anglois, jouée pour la premiere fois ſur le Théâtre Royal, en Février 1768. 1. v. br. Paris, veuve Ducheſne.

Alcidonis ou la Journée Lacédémonienne, Comédie en trois actes, avec des Intermèdes, in-8°. broché. Paris, Delalain.

Les Amans désespérés ou la Comtesse d'Olinval, Tragédie Bourgeoise, en cinq actes. in-8°. Amsterdam, Paris, Delalain.

Les Veuves Créoles, Comédie en trois actes, en prose, in-8°. Amsterdam, Paris, Merlin.

L'Ecole du Soldat ou les Remords du Déserteur François, Comédie en un acte, en vers libres, représentée pour la premiere fois en Septembre 1768. in-8°. br. Paris, veuve Duchesne.

Le Concert interrompu, Comédie en un acte, en prose, par M. de Molini. in-8°. Paris, Dufour.

OPÉRA.

DAPHNIS ET ALCIMADURE, Pastorale en trois actes, paroles & musique de M. de Mondonville, représentée au Théâtre de l'Opéra le 10 Juin.

Opéra charmant en Languedocien.

Comédies mêlées d'ariettes, Opéra-comiques, Divertissemens.

L'ISLE SONNANTE, Opéra-comique en trois actes, représenté le 4 Janvier 1768; par M. Collé. Paris, Hérissant, in-8°. broché.

Intrigue fort brouillée, quelques détails assez plaisans, musique excellente.

Les Moissonneurs, Comédie en trois actes & en vers; mêlée d'ariettes, représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens, le 27 Janvier 1768 par M. Favart, musique de M. Duni, in-8°. Paris, veuve Duchesne.

Cette Comédie a eu le plus grand succès. Il y a des scènes charmantes, des tableaux délicieux: ce sont des leçons de bienfaisance mises en action; mais l'intérêt n'y est peut-être pas assez suivi, & on a trouvé généralement que l'air de morale n'y étoit pas caché avec assez de soin.

La Meuniere de Gentilli, Opéra-comique en un acte, mêlé d'ariettes, représenté à Paris au Théâtre Italien, le 13 Octobre; par M. le Monnier, musique de M. de la Borde.

Sujet mesquin, style médiocre.

Les Sabots, Opéra-comique en un acte, mêlé d'ariettes, in-8°. br. Paris, Hérissant.

Tableaux agréables, intrigue peu ingénieuse, piéce sans intérêt.

Sophie ou le Mariage caché, Comédie nouvelle, en trois actes en prose, mêlée d'ariettes, représentée au Théâtre Italien le 4 Juin; musique de M. Roote.

Piéce imitée du Clandestine Mariage, *Comédie de Mrs Garrick & Colman, jouée à Londres en 1766. Caractères mal préparés; intrigue*

intéressante, quoiqu'assez commune. L'Auteur François ne gagne pas toujours aux changemens qu'il a faits à l'original.

Le Jardinier de Sidon, Opéra-comique, mêlé d'ariettes, en deux actes. in-8°. br. Paris, Hérissant.

Le Huron, Comédie en deux actes & en vers, mêlée d'ariettes, représenté pour la premiere fois par les Comédiens Italiens le 20 Août 1768. in-8°. Paris, Merlin.

*On regrette que l'Auteur n'ait pas introduit dans cette piéce le rôle de l'*Interrogant Bailly, *qui est si plaisant dans le Roman de M. de Voltaire. La musique a eu beaucoup de succès.*

THÉATRES.

THÉATRE DE SOCIÉTÉ ou Recueil de différentes Piéces, tant en vers qu'en prose, qui peuvent se jouer sur un Théâtre de Société, par l'Auteur de la Partie de Chasse d'Henri IV. (M. Collé.) 2 vol. in-8°. br. avec gravures. Amsterdam, Paris, Guessier.

Théâtre & Œuvres mêlées de M. Bailly, Garde général des tableaux du Roi. Paris, Nyon. 2 vol. in-8°.

Nouveau Théâtre François & Italien, ou Re-

cueil des Piéces jouées sur ces deux Théâtres depuis quelques années. 8 vol. in-8°. Paris, veuve Duchesne.

Nouveau Théâtre de la Foire, ou Recueil des Piéces qui ont été jouées sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, depuis son rétablissement jusqu'à sa réunion avec la Comédie Italienne, avec les airs notés. 4 vol. Paris, veuve Duchesne.

FIN.

